

UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI (UAC)

FACULTE DES LETTRES ARTS ET SCIENCES HUMAINES (FLASH)



ECOLE DOCTORALE PLURIDISCIPLINAIRE

« Espaces, Cultures et Développement »



FILIERE : Lettres Modernes

MEMOIRE DE DEA

SUJET

**LA RELATION MERE-FILLE CHEZ KEN BUGUL
A TRAVERS LA TRILOGIE : *LE BAOBAB FOU,
CENDRES ET BRAISES ET RIWAN OU LE CHEMIN
DE SABLE***

Présenté par

Reine OUSSOU

Sous la direction de

Professeur émérite
Adrien HUANNOU

ANNEE ACADEMIQUE : 2013-2014

INTRODUCTION

La littérature, qu'elle soit masculine ou féminine, se caractérise par la thématique qu'elle aborde et l'esthétique qu'elle présente. A chaque écrivain, correspond une particularité littéraire qui le distingue des autres.

Rappelons que de 1920, année où parut l'œuvre *Les trois volontés de Malic* de Mapaté Diagne, à la veille de la publication de *Ngonda* de Claire Matip en 1956, la littérature négro-africaine d'écriture française fut une littérature exclusivement masculine marquée par le thème dominant de la colonisation. Avec l'œuvre *Ngonda* de Claire Matip, littérature devient une littérature mixte qui s'élargit désormais à des questions d'ordre social. La littérature féminine, comme le précise la terminologie, place la femme au centre de l'histoire narrée. En effet, la société considère la femme comme la gardienne des vertus sociales et des valeurs traditionnelles. Elle serait donc au sein de la famille, l'être qui transmet aux générations les vertus recherchées pour leur épanouissement social. Cette conception se rapproche de la déclaration de MENG K'O dit Mencius Li Leou sur la structure du monde : « *La racine de l'humanité, c'est la nation, la racine de la nation, c'est la famille et la racine de la famille, c'est l'homme lui-même.* »¹

L'analyse de cette analogie peut amener à l'idée selon laquelle l'humanité se forge à partir de chaque homme en tant qu'être social lié d'abord à la famille, ensuite à la nation, enfin à l'humanité.

Or, si l'on sait qu'au sein de la famille de base c'est la femme qui participe plus à la formation de la personnalité de l'individu, on peut imaginer le déséquilibre que ressentiraient ceux qui n'ont pas eu la chance de rester avec la mère.

Si la plupart des cas de rupture de filiation se remarquent dans les communautés, toutes couches sociales confondues, on constate aussi que les écrivains n'en font pas exception.

Ils sont d'ailleurs légion, les écrivains qui ont abordé cet aspect de relations dans leurs œuvres. Parmi eux, il y a des références telles que : Abdoulaye Sadjji dans *Maïmouna* et *Nini la mûlatresse*, Camara Laye dans *L'enfant noir*, Bernard B. Dadié à travers *Climbié*, puis Eza Boto alias (Mongo Béti) dans *Perpétue et l'habitude du*

¹ Karl PETIT, *Le Dictionnaire des citations du monde entier* ; Paris, Marabout, 1978, p 198

malheur puis *Ville cruelle*. On ne manquera pas de souligner que Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Rousseau et Lautréamont sont par exemple des cas typiques d'écrivains qui ont éprouvé ce manque d'affection maternelle.

En Afrique de l'Ouest seule, les statistiques ont montré que plus de 120 femmes sont reconnues comme écrivains et bien d'entre elles ont même reçu des prix littéraires nationaux et internationaux pour leur production littéraire.

Anne-Marie Niane, dans son roman *L'étrangère* édité en 1985, exalte la mère. Bien d'autres romancières démontrent que la présence ou l'absence de la mère aux côtés de l'enfant influence la vie de ce dernier. Elles traduisent ce manque d'affection sous plusieurs facettes dans les œuvres ci-après :

- *Le mal de peau* (1992) de la Burkinabé Monique Ilboudo,
- *Un amour sans papier* (1999) de la Camerounaise Nathalie Etoké,
- *Et la muette parla* (1998) de la Congolaise Noëlle Bizi-Bazou,
- *Le prix d'une vie* (1984) de l'Ivoirienne Simone Kaya,
- *Rencontres* (1984) de l'Ivoirio-béninoise Flore Hazoumé,
- *Lézou Marie ou les écueils d'une vie* (1995) de l'Ivoirienne Régina Yaou,
- *Le fort maudit* (1980) de la Sénégalaise Nafissatou Diallo,
- *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987) et *La petite fille du réverbère* (1998) de la Camerounaise Calixte Bényala.

La génération qui a vu naître la littérature féminine a connu une expansion littéraire importante où l'autobiographie occupe une place de choix. La plupart de ces productions posent le problème de l'éducation des filles accordant ainsi un rôle prépondérant à la mère. L'écriture devient ainsi le canal par lequel la femme peut, non seulement afficher son émancipation et sa liberté d'expression, mais aussi exprimer les mêmes besoins que l'homme:

- besoins physiologiques qui représentent l'essentiel des nécessités d'ordre physiologique notamment les besoins fondamentaux de l'homme ;
- besoins sécuritaires qui touchent à la sécurité physique et psychologique et ont trait à la protection contre le danger, la sécurité d'emploi etc. ;

- besoins sociaux qui sont les manques liés à la recherche d'amitié, d'affection, de tendresse et d'appartenance à un groupe, etc. ;
- besoins d'estime qui relèvent de la considération que l'on a de l'être ; la tendresse ou l'affection qu'il peut recevoir des autres ;
- besoins de réalisation ou d'accomplissement qui regroupent tous les éléments ou tous les faits permettant à l'être de s'épanouir et de réaliser pleinement tous ses projets.

Dès lors, l'écrivain femme dont certaines œuvres constituent le corpus de ce travail de recherche est la Sénégalaise Mariétou M'Baye épouse Biléoma alias Ken Bugul, auteur de plus d'une demi-douzaine de romans. Dans ce cadre, on se réfère à la confiance que Ken Bugul a faite à Bernard Magnier.

« Lorsque le livre est sorti, j'étais retournée au village. J'ai reçu un énorme courrier des gens qui me prenaient presque pour un héros. Ils n'en revenaient pas ! C'était incroyable, les gens voulaient me voir. Cependant autour de moi, les gens ne savaient pas lire. »²

Après lecture des trois œuvres du corpus, le lecteur constate d'abord qu'en dépit des différents noms portés par l'héroïne dans chaque œuvre, il s'agit d'un même personnage dont l'histoire narrée dans une œuvre est complétée dans l'œuvre suivante. L'accent est mis sur les relations entre la mère et la fille dès le bas âge. Par ailleurs, la succession des événements liés à la vie de l'héroïne donne l'impression d'un malaise, c'est-à-dire l'existence d'un problème d'intégration sociale après le départ de sa mère ce qui révèle l'inconstance psychologique décrite dans les romans. C'est pourquoi le style de l'auteur a une particularité qui est démontrée dans la deuxième partie de ce mémoire.

La raison fondamentale de ce travail de recherche réside dans l'impact que peut avoir l'absence de la mère aux côtés de Ken sur la production d'une œuvre littéraire. A cette raison se rattachent deux autres à savoir : l'identification des types de relations qui existent entre la mère et l'enfant afin de voir comment l'absence de celle de Ken peut influencer sa personnalité; la mise en exergue des éléments liés à la crise identitaire par le professeur Huannou dans la conclusion à son article " La crise

²Bernard Magnier , « Ken Bugul ou l'écriture thérapeutique » in *Notre Librairie* N°81 Réédition 1989, p 154

identitaire du héros africain : un thème récurrent'' « Dans *Le Baobab fou* et dans *Le chercheur d'Afriques*, la crise identitaire du héros survient après la séparation avec l'un des deux parents : la mère dans le premier cas et le père dans le second cas. »³.

Ainsi, dans le but de mieux évaluer la portée des relations mère-fille sur les faits, les gestes, les actes, la pensée, les propos bref, la personnalité de la fille dans la société, nous avons choisi de mener notre réflexion sur : « La relation mère-fille chez Ken Bugul à travers la trilogie : *Le Baobab fou*, *Cendres et braises* et *Riwan et le chemin de sable*. »

Par conséquent, ce travail est fait en deux volets. Dans le premier volet, la revue de littérature spécialisée est présentée après une clarification du champ conceptuel, une précision de la problématique, un inventaire des objectifs poursuivis et une formulation des hypothèses et des outils de méthodologie relatifs à notre sujet de recherche. Le second volet donne les grandes orientations du contenu du mémoire. Ces orientations portent sur l'influence de la mère dans la formation de la personnalité de la fille qui est Ken et la production de Ken Bugul comme révélation de malaise et source de catharsis à travers sa façon d'écrire. Enfin, la conclusion fait le bilan des réflexions et quelques suggestions.

³Adrien Huannou, « La crise identitaire du héros africain : un thème récurrent » in *Francophonie littéraire et identités culturelles*, Paris, L'Harmattan, 2000, p 66.



SECTION I

*DEMARCHE METHODOLOGIQUE ET
REVUE DE LITTERATURE*

La première section de ce mémoire comporte deux points. Le premier est consacré à la démarche méthodologique liée au travail de recherche et le second est destiné à la revue de littérature. En termes de démarche méthodologique, on part d'une délimitation du champ conceptuel pour dégager la problématique y afférente et élaborer un plan à adopter puis on précise les objectifs, qui favorisent la formulation des hypothèses et la présentation des résultats escomptés. L'exploitation des ouvrages et documents qui composent la revue de littérature spécialisée permet une meilleure orientation dans l'analyse des œuvres du corpus.

Une bonne compréhension des termes favorise l'appropriation du sujet et fait éviter les contre-sens. C'est pourquoi dans cette séquence du travail, les diverses composantes du sujet abordé sont d'abord définies afin d'aider à mieux dégager la problématique, à concevoir un plan et à présenter les résultats à partir des objectifs énumérés.

I – Clarification conceptuelle et démarche méthodologique

1 :- Délimitation du champ conceptuel

Le sujet « Relations entre mère et fille : le cas de Ken Bugul à travers sa trilogie *Le baobab fou, Cendres et braises et Riwan et le chemin de sable.* » s'appuie sur trois concepts essentiels qui sont: relation, mère, fille, termes très connus et dont l'essai de clarification aurait été ennuyeux. Pour ce faire, retenons que la mère, au-delà de la procréation, joue un rôle très important dans l'intégration sociale de l'enfant car ce dernier reçoit d'elle une éducation qui le prédispose à être accepté par les groupes sociaux comme le dit si bien Mariama Ba « *La femme est la racine première fondamentale de toute nation où se greffe tout apport et d'où part aussi toute floraison* »⁴

Et cette conviction est renforcée par Camara Laye dans son poème : *A ma mère* qui révèle toute l'importance de la femme dans la vie de l'enfant.

« Femme noire, femme africaine,
ô toi ma mère, je pense à toi

ö Daman, ô ma mère, **toi qui me portas sur le dos**
toi qui m'allaitas
toi qui gouvernas mes premiers pas,
toi qui la première m'ouvris les yeux aux prodiges de la terre, je pense à toi...

Femme des champs, femme des rivières

⁴ Mariama BA, *Une si longue lettre*, Dakar, NEA, 1979, p 90

Femme du grand fleuve, ô toi ma mère

Je pense à toi...

O toi Daman, ô ma mère

Toi qui essuyais mes larmes,

Toi qui me réjouissais le cœur,

Toi qui, patiemment supportais mes caprices

Comme j'aimerais encore être près de toi, être enfant près de toi...

Femme simple, femme de la résignation

O toi ma mère je pense à toi...

O Daman, Daman de la grande famille des forgerons

Ma pensée toujours se tourne vers toi

La tienne à chaque pas m'accompagne

O Daman, ma mère,

Comme j'aimerais encore être dans ta chaleur, être enfant près de toi...

Femme noire, femme africaine, ô toi ma mère, merci ;

Merci pour tout ce que tu fis pour moi,

Ton fils, si loin, si près de toi ! »⁵

La femme est celle qui assure la protection et la sécurité car c'est elle qui "porta sur le dos." La femme garantit l'alimentation puisqu'elle allaite et s'occupe des champs Elle sert de guide en tout point d'autant qu'elle "gouverna les premiers pas, elle est la première qui ouvrit les yeux". Elle assure la propreté, l'apaisement et le renouvellement de l'être à travers l'eau du "grand fleuve". Véritable consolatrice, la femme est l'ami de son enfant du moment où c'est elle "qui essuyait les larmes", "qui réjouissait le cœur". La femme, on ne le dira jamais assez, quelle qu'elle soit, est une gardienne des valeurs nobles. Que le poète la désigne par "Daman de la grande famille des forgerons", c'est un signe traditionnel qui renvoie à sa place au sein de la société. Du reste, en Afrique, les forgerons sont membres d'une sous-caste d'artisans

⁵ Camara Laye, *L'enfant noir*, Plon, 1953, p 7

dont le métier traditionnel est le travail du fer. Selon les croyances traditionnelles, les forgerons entretiendraient avec des puissances surnaturelles, un commerce ayant des effets bénéfiques –domestication du feu et du fer-, activité de guérisseur et de circonciseur... Et l'on comprend la raison de l'expression permanente d'un besoin d'être encore dans la chaleur de la mère qui a presque disparu de la vie de Ken.

Au-delà des complexes d'Œdipe et d'Electre, quelles que soient les tendances, la fille est beaucoup plus proche de la mère que le garçon. C'est ce qui justifierait probablement le concept selon lequel la fille doit recevoir une éducation de qualité auprès de la mère jusqu'à l'âge de vingt ans avant de se libérer de ses jous.

La conception sociale fait de la fille, un prototype de la mère puisqu'en dehors de la constitution physique, elle a les mêmes rôles à jouer que la mère au sein de la société. En cela, il est plus facile de se faire une idée de la qualité des relations qui devraient exister entre la mère et sa fille. Par conséquent, le présent travail de recherche se donne pour tâche de vérifier l'existence et la qualité de ce lien entre Ken et sa mère à travers la trilogie qui constitue le corpus de référence.

2 : - Problématique de l'étude

L'étude du sujet « La relation mère-fille chez Ken Bugul à travers la trilogie : *Le baobab fou, Cendres et braises et Riwan ou le chemin de sable* » implique une série de questions et de préoccupations. La formation de la fille au savoir-vivre en société ne se fait pas au hasard, elle est liée à la présence de la mère comme précisé dans la délimitation du champ conceptuel et relève en fait d'un lien étroit entre la mère et la fille, ce qui dénote de l'impact que la mère a dans la formation de la personnalité de celle-ci.

Pour aider à mieux cerner le sens et la portée de cette relation entre Ken et sa mère, il est d'abord nécessaire de rappeler la place qu'occupe la mère dans la société en général, de vérifier ensuite la place de la mère au Sénégal, pays d'origine de la romancière narratrice en dehors de ce qui est commun à toutes les contrées avant

d'étudier enfin sous quels aspects on pourrait présenter l'influence de la présence ou de l'absence de la mère sur l'héroïne Ken.

Concernant la détérioration des relations entre Ken et sa mère, elle suscite un questionnement sur les facteurs de base de cette situation, sur la forme de détérioration et sur les conséquences directes qu'elle peut avoir dans la vie de Ken. En effet, lorsqu'on considère les accusations que Ken porte contre sa mère, on se demande comment elle a vécu ses premières années de vie auprès de sa mère et des membres de sa famille pour ainsi devenir un être marginalisé, un être dont « personne n'en veut : Ken Bugul » comme elle-même le dit ? Qu'est-ce qui peut être à l'origine de la distanciation observée entre les deux ? Quel est le type d'enfant désormais forgé par cette rupture ou ce manque d'affection ? Et dans ce cas, il s'avère indispensable de montrer comment Ken vit la marginalisation aussi bien en Afrique qu'en Europe.

Tout en admettant que l'écriture vient souvent d'un drame intérieur et que toute production suit des normes bien définies, l'étude du corpus va permettre de constater s'il y a eu chez Ken une fidélité aux normes préétablies en ce qui concerne le genre romanesque. Ce travail va prendre en compte la thématique, l'évolution de la trame, l'espace et le temps sans omettre les personnages. C'est cette approche qui va mettre en exergue les indices littéraires de la rupture entre Ken et sa mère.

Un autre aspect de la problématique du sujet réside dans la recherche d'une esthétique littéraire spécifique à Ken et qui traduise ses émotions, ses pensées et ses passions. C'est dire qu'à partir de séquences significatives, on va faire ressortir les particularités de la production chez Ken Bugul.

3- Plan et méthodologie de l'étude

Vu les différents points à aborder, le développement de la problématique présentée précédemment suit un plan bipartite. La première partie intitulée « Influence de la mère sur la vie de Ken » est consacrée aux généralités sur les relations entre la mère et la fille. A ce niveau, un état des lieux est fait sur la part de la mère dans la vie de la fille en général et particulièrement de Ken. Du cadre général au cadre particulier qu'est le Sénégal, l'étude est axée sur la façon dont la fille doit vivre avec la mère depuis le bas âge jusqu'à l'âge de vingt ans au moins. L'étude a aussi permis de mettre en relief non seulement le type d'enfant qu'est Ken, mais aussi de constater l'impact négatif qu'a eu l'absence de la mère sur elle, et surtout de faire ressortir les marques de la quête de l'ailleurs.

Dans la seconde partie entièrement réservée à l'analyse du contenu du corpus, le premier travail a été celui de relever les particularités de la production de Ken après avoir comparé sa façon d'écrire aux normes littéraires établies. En effet, il s'agit de vérifier si les éléments intervenant dans la narratologie à savoir la trame, les personnages, l'espace, le temps, la thématique correspondent à ceux décrits selon les normes. L'existence ou non des différentes composantes, leur exploitation ou non par Ken Bugul permet de dégager les particularités de sa production.

Par ailleurs, la série des analyses est complétée par l'impact que la rupture avec la mère a eu sur l'esthétique littéraire et sur la psychologie de Ken.

Compte tenu des dimensions abordées, cette réflexion exige le recours à une approche méthodologique diversifiée. L'état des lieux et les généralités sur les relations entre Ken et sa mère sont faits dans une vision sociocritique et sociologique. Il s'agit en réalité de présenter la vision globale que le monde a des liens qui existent entre la mère et la fille afin de mieux comprendre ceux qui ont régi la vie de Ken.

Toutefois, cette démarche ne pouvant à elle seule couvrir tous les aspects de l'analyse puisqu'elle ne révèle pas totalement les richesses des textes dans le fonctionnement narratif et l'interaction entre thématique et stylistique, l'étude a emprunté quelque peu les données de la sociolinguistique dans la recherche de

l'adéquation entre la langue et la situation vécue par les personnages. Or, l'on ne peut examiner cette analogie sans agir sur le fond et la forme. Et c'est pour mieux analyser ces questions de fond et de forme que nous recourons à une perspective structuraliste et narratologique.

4- Les objectifs et hypothèses

Le présent travail de recherche vise trois objectifs. Il s'agit premièrement de vérifier si dans un foyer, c'est effectivement la mère qui influence l'enfant en tout point de vue. Chercher ensuite à savoir si les mauvaises relations entre Ken et sa mère ont négativement influencé sa vie et enfin, montrer en quoi cette rupture a déteint sur la façon de narrer les faits.

En cela, il convient de faire ressortir les grands traits des bonnes relations qui devraient exister entre la mère et la fille pour identifier par conséquent les motifs des mauvaises relations entre Ken et sa mère. Afin d'atteindre cet objectif, une première hypothèse est formulée : les relations entre Ken et sa mère sont certainement basées sur le non respect des principes de famille, ce qui a eu un grand impact sur sa vie.

Ainsi, en vue de mettre en exergue quelques uns de ces principes et avoir une idée de leur influence sur la vie de Ken, une deuxième hypothèse est formulée sur l'absence comme la cause fondamentale de la crise identitaire et des problèmes psychologiques de Ken. La vérification de cette hypothèse a permis de conclure que la présence de la mère aux côtés de l'enfant est primordiale si on veut lui épargner le caractère asocial. Enfin, à travers une étude du contenu thématique, de l'expression ou du style, de l'espace, du temps et des personnages dans le corpus choisi cette étude facilite la vérification de la troisième hypothèse selon laquelle la production de Ken Bugul porte les marques d'une esthétique du manque d'affection ou de la rupture avec la mère.

5.- Résultats attendus

Au terme de l'étude, les indices, les analyses et les interprétations auraient aidé à confirmer l'importance capitale que revêt la présence de la mère pour la fille. On aurait déduit que l'absence de la mère de Ken, contrairement aux principes de base de la famille wolof, a provoqué un traumatisme chez Ken et l'a conduite à la crise identitaire. La détérioration des relations entre Ken et sa mère est donc à l'origine des crises de la personnalité et identitaire de cette dernière. En outre, la façon dont les faits sont révélés et narrés dans le corpus aurait permis de déduire que la production est une sorte d'asile où Ken Bugul, se libérant du traumatisme, se sent désormais guérie et beaucoup plus libre.

Pour mieux apprécier les effets des liens entre Ken Bugul et sa mère sur sa personnalité, voire sur sa production littéraire, il a fallu l'exploitation de trois types de documents à savoir : les ouvrages sur la psychologie et la formation de la personnalité, ceux des travaux critiques sur la production littéraire de Ken Bugul et enfin ceux qui relèvent de la théorie littéraire.

II.- REVUE DE LA LITTÉRATURE SPECIALISEE

Les ouvrages de psychologie et de formation de la personnalité, ont facilité l'identification des indices marquant les relations entre la mère et la fille dans les romans de Ken Bugul. A cet effet, *La Psychologie Développementale Expliquée aux Educateurs et aux Guides* de Gabriel Boko, fait transparaître l'aspect de la psychologie moderne qui s'attache aux manières de penser, aux sentiments, aux états de conscience, à l'étude des caractères et à l'état mental de l'homme en liaison avec son rang social. Cet apport est capital pour analyser le trouble psychologique noté chez l'héroïne commune aux trois romans du corpus. De cet essai se dégage la notion de l'enfant, de l'enfance et la présentation de ses stades de développement du 3^{ème} mois à la sénescence. A partir des argumentaires de l'auteur, on a pu détecter la période critique, base du déséquilibre chez Ken. Il s'agit plutôt du stade personnaliste observé entre 3 et 7 ans où l'enfant commence à reconnaître son environnement immédiat et à se faire une idée de sa personne en son sein. C'est une marque de l'indispensable lien entre la mère et son enfant.

Par ailleurs, *La Personnalité*, de Jean Foucault vient renforcer les notions développées par Gabriel Boko en faisant cas des critères de personnalité. Du reste, selon Foucault, la personnalité est l'ensemble des systèmes responsables de la conduite d'une personne. N'étant ni stimulus, ni réponse, elle se présente comme une variable intermédiaire. En tant qu'une intégration, elle s'affirme comme un style à travers et par la conduite de la personne. Elle est de ce fait unique, propre à un individu, même s'il y a des traits communs avec d'autres. Il est à mentionner que les divers critères d'appréciation de la personnalité dont Jean Foucault a parlés facilitent

l'identification du type de personnalité que s'est forgé Ken Bugul de même que les causes de la crise identitaire qu'elle a subie.

Cette conception se rapproche de l'observation faite par Sigmund Freud et qui illustre très bien le problème d'intégration caractéristique de la vie de Ken Bugul.

« Dans le cas où l'individu est amené à changer de société, ou dans une même société globale, à changer de milieu, de classe : on a établi que de tels changements, même à l'âge adulte, ont une influence observable sur l'évolution de la personnalité. »⁶

Dans *Le Guide Pratique d'éducation familiale*, Maurice Thièche expose les relations qui devraient exister entre les parents et les enfants notamment les liens entre les enfants et leur mère. En effet, l'auteur a considéré l'enfant comme un être complet à qui on doit respect et considération. Selon lui, la mère joue au foyer, un rôle capital sur les plans affectif, physiologique et surtout psychologique, si bien que la mentalité de l'enfant se calque sur la sienne. Pour ce faire, l'enfant doit être éduqué et dirigé par sa mère pendant les vingt premières années de sa vie au moins pour son adaptation au monde dans lequel il vit. Thièche exploite la pensée d'Alexandre Vinet pour illustrer sa logique :

« La plus grande part, la plus décisive dans l'éducation, de l'un et l'autre sexe, donne évidemment aux femmes un grand pouvoir ; le retirer de leurs mains est impossible ; tout ce que nous pouvons, c'est leur apprendre à n'en faire qu'un bon usage. »⁷

Pour rechercher l'impact éventuel que la différence d'âge des parents peut avoir sur l'éducation de l'enfant, on a recouru à *Famille, inadaptation et intervention* de Marc Provost et Richard Tremblay. De cet ouvrage, il ressort qu'un enfant est agressif quand il naît d'une mère qui n'a pas un comportement coopératif ou bien il est difficile à l'enfant d'intégrer la société quand il naît d'une mère très jeune et d'un père très vieux. Or, ce fut le cas de Ken dont la mère est non seulement jeune, mais est aussi la dernière épouse d'un vieux polygame.

Et puisque Ken Bugul est d'origine sénégalaise, il semble important d'avoir une idée des relations qui doivent exister entre la mère et ses enfants au Sénégal afin de mener judicieusement le raisonnement par déduction. A cet effet,

⁶ Jean Foucault, *La personnalité*, Paris, Gallimard, 1985, p 82

⁷ Alexandre Vinet cité par Maurice Thièche in *Guide pratique d'éducation familiale* Editions SdT Dammarie les Lys, France ; P 46

l'exploitation de l'ouvrage *La famille Wolof* de Bara Diop a démontré que chez les wolof, le sort, la santé physique, celle mentale, la réussite sociale, le bonheur de l'enfant dépendent tous de la conduite de la mère ce qui fait par conséquent, que l'enfant appartient plus au lignage utérin rattaché à la mère qu'à celui paternel.

L'utilisation de cet ouvrage permet de mieux comprendre les raisons pour lesquelles Ken Bugul, éloignée de sa mère malgré la présence des autres membres de la famille, a du mal à vivre réellement en société. Elle est en permanence hantée par la quête de l'identité comme l'Étranger que présente Julia Kristeva.

Pour Julia Kristeva d'ailleurs, l'être humain est un être double à qui certaines dimensions échappent parfois. C'est pourquoi, dans l'essai *Etrangers à nous-mêmes*, elle expose les caractères de cet étranger qui incarne le second être que chaque individu représente car elle précise que l'étranger est en chaque être, l'autre Moi qui se manifeste par des actes qui nous sont presque inconnus nous révélant ainsi les diverses caractéristiques de l'étranger. Elle le définit comme :

- un enfant dont le père n'existe presque pas ;
- une personne prête à fuir ; n'appartenant à aucun lieu, aucun temps, aucun espace, aucun amour. Il n'a pas de repère, ni de soi. L'étranger est une personne qui n'a que l'assurance du vide puisqu'il est fanatique de l'absence d'une solidarité intérieure. Et il lui arrive souvent de se culpabiliser.

Ce sont fondamentalement ces caractères relevés par Julia Kristeva qui ont suscité le recours à cet ouvrage. Les critères ainsi définis peuvent faire parler d'un rapprochement de l'héroïne Ken du héros Meursault dans la mesure où la perte de la mère les a amenés à rechercher l'asile et à avoir des comportements totalement opposés aux normes sociales.

Ce qui intéresse dans l'article d'Adrien Huannou, " La crise identitaire du héros" dans *Francophonie Littéraire et Identités Culturelles*, ce sont plutôt les facteurs de dégénérescence de Ken dans sa quête d'identité. Il y a présenté les facteurs de base de la perte d'identité en se fondant sur des séquences des romans.

De ces ouvrages, on relève les généralités sur la formation de la personnalité entre l'enfance et l'âge adulte ce qui a favorisé une meilleure appropriation des relations entre Ken et sa mère. Si ces généralités ne sont que du domaine psycho-sociologique, il faut noter que les divers travaux critiques ont aidé à lever le voile sur la vérification de la part de fiction et de la réalité dans la production de Ken à travers la question : Ken a-t-elle narré une histoire de sa vie ou les récits sont-ils fictifs ? En cela, Adrien Huannou a montré qu'elle fut effectivement victime d'un manque d'affection dont elle est sortie très affectée. Cette analyse est confirmée par les informations obtenues des entretiens que Ken a accordés à Monique Dégbé et à Blanche B. Laly concernant ses liens avec sa famille puis l'écart entre le réel et le fictif dans sa production. Il s'est révélé que même s'il y a une part d'imagination pour rendre accessible le récit, la majeure partie vient de la réalité.

La deuxième partie du travail est axée sur la production littéraire chez Ken Bugul. On y consacre l'analyse des divers éléments du fonctionnement du texte narratif tels que les personnages, les thèmes, les narrateurs, les types de narrations, les champs de vision et le style. Pour ce faire, l'essai de Mahougnon Kakpo, *Création burlesque et déconstruction chez Ken Bugul* a été utile pour présenter les indices littéraires sur la désintégration de l'être dans un monde que l'héroïne n'arrive pas à intégrer. Même si l'œuvre fondamentale exploitée dans cet essai est *La folie et la mort*, l'auteur est passé par les types de tons, les thèmes éventuels mis en exergue par Ken dans l'ensemble de ses œuvres, sans omettre les types de personnages, les formes narratives et le style de Ken en vue de relever quelques éléments susceptibles de qualifier le déséquilibre que vit Ken.

Afin de vérifier l'impact que ces manifestations psychologiques, pourraient avoir sur la production, l'étude est portée sur quelques conceptions sur l'analyse du contenu du récit. L'exploitation des ouvrages techniques nous aide à mieux apprécier la façon d'écrire chez Ken Bugul. Dans le chapitre "Typologie des romans" de l'ouvrage *Le roman : des théories aux analyses* de Gilles Philippe, la présentation faite

sur les caractéristiques des types de romans a facilité la classification des œuvres du corpus parmi les romans autobiographiques.

Par ailleurs, l'ouvrage *Littérature et signification* de Tzvetan Todorov développe aussi bien l'organisation de l'univers romanesque représenté que les personnages et leurs rapports, l'aspect littéral du récit ; le récit comme procès d'énonciation, les registres de la parole enfin, les diverses figures du discours. Avec *Ce que révèlent leurs phrases* de François Richaudeau, on a essayé de faire une analogie entre le caractère instable de Ken et la longueur de ses phrases.

On peut retenir que la première catégorie de documents, donne une vision nette de la psychologie de Ken et de la formation de sa personnalité au sein de la société. Ceux de la deuxième catégorie servent d'appuis à la critique faite sur les œuvres de Ken Bugul favorisant ainsi l'analyse des données. Enfin, les œuvres de la troisième catégorie nous permettent de relever les indices spécifiques à la production scripturale chez Ken Bugul.



SECTION II
DESCRIPTION DETAILLEE DU
CONTENU DU MEMOIRE

Contrairement à la section I qui est un ensemble de généralités, la section II donne une description détaillée du contenu du mémoire à travers deux parties complémentaires qui présentent les grandes lignes du sujet. La première partie intitulée "Influence de la mère sur la vie de Ken" et située entre les pages 15 et 28, est composée de deux chapitres. Dans cette partie, on a comparé les relations entre Ken et sa mère aux principes sociaux afin de voir comment l'absence de la mère a eu un impact négatif sur Ken. Des analyses ont été faites sur les marques de la quête de l'identité de même que sur les décisions prises par Ken pour gérer la crise aussi bien en Afrique qu'en Europe. La deuxième partie quant à elle, est uniquement consacrée à la spécificité de Ken dans sa production. A ce stade, il a été question de vérifier si Ken Bugul écrit comme les écrivains qui le précédaient ou si sa façon d'écrire est singulière. On y a aussi recherché les empreintes probables de son inconstance dans le but de montrer que si une personne est traumatisée, ce n'est pas seulement un problème physique, mais sa profondeur se remarque aussi dans l'écrit.

PREMIERE PARTIE :
INFLUENCE DE LA MERE
SUR LA VIE DE KEN

CHAPITRE I -

L'influence de la mère dans la déformation de la personnalité de Ken

A cette étape de la recherche, il est indispensable de procéder à une comparaison de ce qui est établi par la société et de ce qui est constaté dans le cas de Ken. On aurait donc répondu aux questions « Ken a-t-elle bénéficié des grâces d'une mère comme le recommande toute société humaine ? Qu'est-ce qui se fait généralement dans les autres pays ? Que fait-on au Sénégal pays d'origine de Ken ? Les essais de réponse auraient permis une mise en relief des liens qui existent entre Ken et sa mère de manière à identifier les raisons pour lesquelles l'absence de la mère de Ken a créé un déséquilibre mental chez celle-ci.

I- Les relations entre Ken et sa mère comparées aux principes sociaux

L'équilibre mental d'une personne vient de son appartenance à une famille où il y a certes le père en tant que responsable direct de l'éducation des enfants, mais il y a aussi la mère en tant que pilier de développement de l'enfant car la bonne éducation suppose une répartition consciente des tâches. C'est la femme qui est la base d'une éducation réussie comme l'ont mis en exergue les documents de la revue de littérature. Pour mieux comprendre le cas de Ken Bugul, l'exploitation de l'ouvrage de Bara Diop a permis de confirmer la grande part de responsabilité de la mère dans la vie de la fille et de confirmer que les conditions sont remplies pour lui donner le bien-être dont elle a besoin dans les situations les plus difficiles. A ce propos, on peut dire que le matrilignage offre plus de possibilités et satisfait aux besoins physiologiques du bébé qui est en permanente relation avec sa mère. Cette conception fait entrevoir la quiétude dont devrait bénéficier Ken en présence de sa mère. La mère est pour l'enfant, notamment pour la fille, une source de sécurité qui favorise l'épanouissement de son être. C'est en cela que Martine Ségalen précise :

« L'analyse statistique montre que les caractéristiques maternelles affectent davantage le devenir des filles que celui des fils, alors qu'il en va à l'inverse pour les caractéristiques paternelles. Il existe donc des axes privilégiés mère-filles et père-fils »⁸

Malheureusement, le cas de Ken est tout autre. Elle n'a pas pu bénéficier des grâces de l'enfance. Elle témoigne :

« J'avais toujours pleuré seule. La mère ne m'avait jamais vu pleurer. Mon âme et mon cœur saignaient inlassablement. Je savais qu'elle était la mère pour qui j'avais versé les larmes les plus amères, ces pleurs douloureux de l'enfant sur le quai d'une gare. J'avais rejoint la mère un an après son départ. Un an de pleur et d'amertume. Et personne pour me consoler. Le vide laissé par le départ de la mère ne se comblait pas. Le père vieux et entièrement consacré à la prière, ne pouvait s'occuper de moi. La première épouse du père ne pouvait pas remplacer la mère. »⁹

« La grand-mère...elle, non plus, ne me parlait pas, elle me regardait avec mépris, elle n'avait jamais été d'accord pour que j'aie à l'école française. »¹⁰

A partir de cet extrait, on peut rappeler que de la préhistoire à l'histoire de Ken, on note une vie tourmentée opposée aux normes sociales établies. En effet, Ken est née d'une famille nombreuse où le père polygame est un octogénaire et la mère, beaucoup moins âgée que le père, est la dernière. Après la naissance de Ken, la mère a quitté le domicile conjugal pour aller aider sa fille qui a accouché. Ken avait cinq ans. Elle n'a pas accepté cette rupture et a tout fait pour retrouver la mère qui l'a abandonnée sur le quai. Mais, les retrouvailles n'ont pas été aussi chaleureuses qu'elle l'aurait souhaité. Après la maison de la grand-mère où est installée la mère, Ken est restée auprès de ses frères et sœurs sans être aimée. Elle fut la personne dont nul ne veut. Ni la grand-mère, ni les frères ni les sœurs ni la mère. Le constat fait dans le cas de Ken est qu'une part de sa vie a été hypothéquée par manque des divers besoins. Il s'agit des besoins sociaux qui s'annoncent dès l'âge de 5 ans où l'enfant commence à se socialiser avec son entourage à réagir et comprendre certains faits. Il est souligné que l'enfant ne doit en aucun cas être abandonné à cette étape très délicate de l'intégration sociale. Pire, en dépit de toutes ses démarches pour recevoir de l'affection, Ken n'a rien obtenu de son entourage ; elle n'a donc pas

⁸ Martine Segalen, *Sociologie de la famille*, Armand Colin, Paris, 2000, p 194.

⁹ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983: p 38

¹⁰ Idem ; p 53

eu droit aux besoins d'estime qui amène les parents à faire très attention aux propos et gestes de l'enfant afin de lui montrer leur attachement et les comportements sociaux qu'il faut avoir. On ne peut alors pas espérer d'elle un accomplissement de son être sans heurts.

Nous pouvons, à ce niveau de l'analyse, supposer que la première hypothèse selon laquelle « les relations mère-fille entre Ken et sa mère sont basées sur des principes et ont un très grand impact sur la personnalité, bref, sur la vie de la fille qui est Ken. » est vérifiée.

C'est d'ailleurs ce qui justifie la déduction du type d'enfant anxieux-ambivalent que représente Ken. En effet, Mary Ainsworth dans sa théorie de l'attachement, a fait constater que selon les comportements de l'entourage immédiat, l'enfant développe des caractères qui amènent à parler des types d'enfants tels que:

- des enfants sécures qui n'activent leur système d'attachement qu'en cas d'absence de la mère (danger potentiel) et qui retrouvent leur calme et leur envie d'exploser très rapidement après son retour.
- des enfants anxieux-évitants qui détournent leur attention de leur mère pour se focaliser principalement sur leur environnement. Leur apparente tranquillité avec une absence de préoccupation pour leur sécurité résulte d'une attitude défensive qui consiste à ne rien attendre d'autrui afin de ne pas être déçu. Ils apprennent à ne pas prendre leurs propres sentiments en compte. Pour éviter de se sentir dépendants de leurs proches, ils tentent de se suffire à eux-mêmes.
- des enfants anxieux-ambivalents (« hésitants ») qui exagèrent leurs signaux d'attachement pour attirer l'attention sur eux : ils montrent une grande détresse lorsque la mère quitte la pièce, et lorsqu'elle y revient. Ces enfants vivent une relation de dépendance avec leur mère, ce qui les empêche de s'investir ailleurs.
- Les enfants désorganisés-désorientés qui présentent des comportements d'appréhension, les uns n'osant poursuivre leurs tentatives d'approche du parent, et les autres se montrant effrayés : ils ne semblent pas pouvoir adopter

une stratégie d'attachement cohérente. La mère représenterait pour eux à la fois un havre de sécurité et une source de danger (ces enfants seraient souvent maltraités ou auraient eu des mères traumatisées et donc peu sécurisantes).

Des analyses faites, on retient que la première hypothèse selon laquelle « les relations mère-fille entre Ken et sa mère sont basées sur des principes et ont un très grand impact sur la personnalité, et la vie de Ken. » est vérifiée.

Cette partie du travail se propose de justifier l'impact négatif que la rupture avec la mère et les mauvaises relations avec les autres membres de la famille ont eu sur Ken. On identifie à ce niveau quelques comportements nouveaux adoptés par Ken. Avant tout, l'essai de clarification du concept "métamorphose" dans le cadre de ce travail de recherche renvoie à l'ensemble des comportements adoptés par Ken après le départ de la mère. L'atteinte de cet objectif nécessite une analyse depuis l'âge d'abandon jusqu'à l'âge adulte afin de montrer comment sous l'effet de traumatisme, Ken change souvent sa façon de vivre, son milieu de vie et son raisonnement selon ses émotions du temps. C'est une manière de répondre à la question « Qu'est devenue Ken après le départ de la mère ? » ou « Comment Ken a-t-elle vécu la rupture avec sa mère ? ».

II- L'absence de la mère et la métamorphose de l'héroïne Ken

En réalité, cette partie de l'analyse, va permettre de voir si effectivement le départ de la mère et les mauvaises relations avec la famille ont agi sur la personnalité de Ken de manière à créer chez elle une sorte de dépression mentale. Les diverses démonstrations devront permettre une entière confirmation de l'hypothèse n°2 selon laquelle « Ken a certainement eu de mauvaises relations avec sa mère, ce qui a agi sur la formation de sa personnalité et a provoqué la crise identitaire ».

De la lecture du corpus, se dégagent plusieurs indices qui concourent à justifier la manière dont Ken a été affectée. Appelée à être bien accueillie en tant que le dernier enfant d'un foyer, elle a plutôt été la personne ridiculisée et rejetée au sein de la famille. On imagine par conséquent sa tendance à se détourner de ses origines pour chercher un asile sans en mesurer les risques éventuels. L'absence de la mère apparaît comme la cause unique de son changement car Ken voudrait bien oublier tous les moments atroces qu'elle a vécus. Elle veut vivre autrement, loin de ceux qui l'ont

martyrisée, elle veut changer de milieu, elle veut changer de vie en vue de devenir le personnage qu'elle forge dans son imagination. Elle témoigne :

« Au point où j'en étais, je ne savais plus me situer. Je découvris les restaurants de luxe, les week-ends de luxe, les gens de luxe, les maisons de luxe. L'Occident dans sa chute généreuse. Et moi qui jouais si bien mon rôle ! j'étais le pion dont ces gens-là avaient besoin pour s'affranchir d'une culpabilité inavouée. J'étais partout en même temps et je ne passais pas inaperçue, parce que j'étais une Noire, provocante, sophistiquée, qui connaissait leurs cultures, leurs civilisations. Ils en étaient surpris. »¹¹

Trois expressions fortes se dégagent de cet aveu "je ne savais où me situer" ; " J'étais partout en même temps" ; "Je découvris... les maisons de luxe". Ken se retrouve donc sans boussole, sans repère. Elle confirme cette instabilité par " J'étais partout en même temps" ce déséquilibre la pousse à faire semblant de mieux vivre "Je découvris... luxe", et même de vivre au-delà de ses moyens et limites ' J'étais une Noire, provocante, sophistiquée" cachant ses profondes blessures à la face du monde. Elle ne s'appartenait plus.

L'avant-dernière phrase de cet aveu constitue en réalité une marque de changement car elle souligne le caractère d'ubiquité mais aussi d'inconstance de sa personne "J'étais partout en même temps". Ken reconnaît avoir rejeté la civilisation africaine pour intégrer la civilisation européenne dans laquelle elle fait tout pour ne pas être une autre personne « J'étais une noire, provocante, sophistiquée ». Cette phrase témoigne d'une vie superficielle qui dénote d'une quête d'identité puisque les deux adjectifs qui qualifient celle qui est noire, suivent non seulement une gradation ascendante, mais ils sont aussi des termes qui renvoient au superficiel. En effet, dans sa simple expression, le terme « provocante » s'emploie pour quelque chose qui suscite des sentiments ou des actes violents ; quelque chose qui incite au désir, au trouble des sens. Quant au mot « sophistiqué », il signifie ce qui est alambiqué, c'est-à-dire ce qui est exagérément compliqué et contourné ; qui est complexe, affecté ou perfectionné.

Par conséquent, dans le but de faire ressortir le changement subi par Ken, on pourrait lire l'aveu de la façon suivante : "J'étais une noire qui incitait au désir de la manière la plus exagérée et la plus perfectionnée possible". Dans ce cas, on peut dire qu'en

¹¹ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983; p 74

cherchant à oublier son histoire, elle s'est réfugiée derrière un masque. Ken a préféré l'ailleurs à sa terre natale. Ce rêve, au lieu d'être une réalité, s'est plutôt présenté à elle tel un fantôme qu'elle vécut amèrement tout en ayant conscience du déphasage dont elle était victime.

Elle ne s'appartient presque plus. C'est pourquoi, après avoir pris de la distance par rapport à tout ce qu'elle a vécu, elle confie :

« Qui étais-je ? Comment étais-je ? Quel jeu jouais-je ? Je n'étais consciente de rien. Que voulait dire s'assumer quand l'être ne s'était pas accepté et édifié ? Je voulais vivre, sans appréhension, sans savoir. Vivre l'instinct dont je n'avais aucune conscience, aucun contrôle. L'instinct sauvage né dans la fumée du train qui avait emporté la mère. »¹²

Ce passage précise la cause de ce que Ken vit comme traumatisme: le départ de la mère, l'abandon. Ken précise qu'elle voulait simplement vivre avec toute la naïveté "sans savoir". Elle jouait un jeu dont elle était bien consciente. Le point commun qui existe entre le témoignage précédent et ce dernier est le terme "instinct". Ce mot attribué souvent aux animaux pour qualifier leur comportement sans contrôle face à des situations, lorsqu'il est employé dans ce contexte, donne une autre perception de sa personne. La dernière phrase fait constater qu'elle culpabilise la mère d'avoir été à la cause principale de ce nouveau comportement qu'elle adopte désormais et qu'elle appelle "l'instinct sauvage". Le rapprochement de son état de déséquilibre avec le départ de la mère est donc fait. Elle a lié l'instinct sauvage qui ne lui permet plus de s'identifier à qui que ce soit au départ de la mère dans la fumée du train.

En réalité, Ken est dépourvue de sa personnalité et en a pris conscience. La révélation suivante en est une preuve. Elle se savait défaillante, désorientée mais elle poursuivait sa tragédie culpabilisant toujours la mère :

« Je n'avais rien et je cherchais toute l'enfance dans toutes les situations que je vivais dans le pays du remplacement où je m'abandonnais dans le tragique depuis le départ de la mère. J'avais joué le personnage du clown avec désespoir. Qu'avais-je fait pour que le destin s'acharnât sur moi ? »¹³

Cette déclaration qui n'est rien d'autre qu'un cri de désespoir montre le degré de traumatisme psychologique causé par les malheureux événements antérieurs. Chaque

¹² Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983, p 85

¹³ Ken Bugul ; *Cendres et Braises*, Paris, l'Harmattan, 1994. pp 177, 180

mot a ici un sens bien profond qui confirme l'état de délabrement psychologique auquel Ken est soumise. Depuis ce départ, l'enfant abandonné n'a pu se forger une personnalité. Elle vit dangereusement sans repère ni analyse. C'est pourquoi malgré tout effort fourni pour dissimuler ses souffrances internes dans un nouveau monde, elle sent cependant l'effet de tristesse à travers la solitude qui s'impose à elle en tout temps.

C'est dire par conséquent que la perte d'identité et la quête permanente de l'ailleurs résulte de ce traumatisme dû à l'absence de la mère.

Dès lors, l'on peut supposer que les diverses démonstrations confirment entièrement l'hypothèse n°2 selon laquelle « **Ken a certainement eu de mauvaises relations avec sa mère,** ce qui a agi sur la formation de sa personnalité jusqu'à la crise identitaire ».

CHAPITRE II

*Ken entre l'Europe et l'Afrique,
un choix difficile*

Il s'agit de présenter ici tout ce qui amène Ken à préférer l'Etranger de même que les idées qui prouvent qu'elle aspire effectivement à l'ailleurs. Ce faisant, les données répondront à la question de savoir quels sont les facteurs de base du rejet de la famille et de l'Afrique par Ken contrairement à son désir immense d'aller en Europe ? Autrement dit, qu'est-ce qui a poussé Ken à détourner son regard et son espoir de sa famille et de l'Afrique pour ne penser qu'à "La Terre Promise"?

I.- Les marques de la quête permanente de l'ailleurs

Ken, l'héroïne des trois œuvres : *Le baobab fou*, *Cendres et braises* et *Riwan ou le chemin de sable*, a eu une vie singulière dans une famille particulière. Les faits relevés aux travers des trois œuvres sont les marques d'événements troublants qui ont lieu dans la vie de l'héroïne et qui sont à la base de ses actes et de ses pensées.

Elle ne peut jamais oublier cette brusque rupture provoquée par la mère qui avait pour excuse la naissance de la nièce "Samanar". Elle le déclare dans *Le Baobab fou* où elle présente l'écart creusé par cet acte posé par sa mère dans *Cendres et braises* :

« - Je maudirai toute ma vie ce qui avait emporté ma mère, qui m'avait écrasé l'enfance, qui m'avait réduite à cette petite enfance de cinq ans, seule sur le quai d'une gare alors que le train était parti depuis longtemps.

Oh ! mère ! pourquoi partais-tu ?

Je maudissais tout le monde, le père, la première femme du père, les frères et les sœurs qui tous, lui avaient dit au revoir gaiement me semblait-il.

Et l'enfant hurlait à la mort

On était obligé de me tenir car je voulais entrer dans le train à côté de ma mère »¹⁴

A cinq ans, quelle malédiction un enfant peut-il proféré sur ses parents ? La malédiction dans le contexte de ce travail, c'est l'expression de ce qu'elle ressent comme amertume, comme rejet contrairement aux autres enfants qui bénéficient de la présence de leur mère. Dans la première phrase, on retient la vraie marque de la quête de l'ailleurs : « ce qui avait emporté ma mère, ce qui m'avait écrasé l'enfance, qui m'avait réduite à cette enfance de cinq ans ». Cela veut dire que même à l'âge adulte, elle se sent encore petite, elle revit la scène du quai à chaque instant de sa vie. Par conséquent, elle

¹⁴ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983; p 81

commence à se chercher, à chercher à savoir qui elle est, quelle est sa source et avec qui elle peut vivre sans vivre à nouveau ses instants malheureux.

« Comme toujours, l'être cherchait une référence. Par nécessité de liens, de stabilité, de cadre.

Pourquoi la mère était-elle partie ?

Le grand fossé se creusa. L'éducation traditionnelle s'empêtra. La génération façonnée par l'école française entra dans la solitude, face à la famille traditionnelle... J'étais consciente en moi d'une ébullition. »¹⁵

Cet extrait véhicule, de façon implicite, une profonde idéologie. Ken se fait représenter au début des propos par : "l'être" ; "la génération" avant de préciser "Je" ; "moi". Le simple fait d'avoir identifié sa personne par "l'être" comme Arthur Rimbaud dirait "Je" est un autre, permet de généraliser la situation en tant qu'être humain.

Comme si elle se confiait à quelqu'un, les mots utilisés expriment une profondeur des idées, une vie intérieure qui est révélée de façon crue ou naturelle. Tout y est dit de manière précise. Les deux premières phrases viennent comme si elles annoncent les autres portions d'idées alors qu'elles sont en réalité l'expression de la conséquence directe de la troisième phrase qui se trouve au milieu : "Pourquoi la mère était-elle partie ? " Une interrogation orale qui relève du monologue intérieur et exprime l'irrecevabilité de l'acte posé par la mère.

Le dernier paragraphe fait en quelque sorte un bref inventaire des séquelles ou des impacts négatifs de ce départ :

Le grand fossé se creusa / L'éducation traditionnelle s'empêtra / La génération façonnée par l'école française entra dans la solitude, face à la famille traditionnelle / ... J'étais consciente en moi d'une ébullition.

Le départ de la mère devient indubitablement la cause fondamentale du changement. La rupture est nettement décrite à travers la première portion « le grand fossé se creusa ». Cette rupture ne lui a pas permis de bénéficier de l'éducation traditionnelle et c'est la raison pour laquelle elle se plaint :

« Comment les choses, les rapports en étaient-ils arrivés à un tel point que je ne pouvais plus pleurer en famille et encore moins y rire. La famille !

Être du même père, de la même mère que le défunt et pleurer sa mort dans une cage d'escalier froide

¹⁵ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983, pp 146-147

Pourquoi refouler une tonne de larmes pour aller faire le marché ?

Je voulais l'amour. C'était pour chercher quelqu'un avec qui je pourrais pleurer et rire. Seulement le résultat était toujours un fiasco.

Je rêvais d'amour comme toutes les personnes de mon âge.

Je voulais m'abandonner, vivre ces sensations très fortes que ne procuraient que des liens très forts.

J'avais seize ans et je voulais mourir.

Ah ! que j'aurais aimé avoir un frère avec qui parler, avec qui pleurer, avec qui rire. »¹⁶

Plusieurs expressions de cet extrait prouvent l'état de gêne permanente dans lequel se trouve Ken. Elle est dans un environnement qui ne lui est pas du tout favorable. C'est bien un contraste d'avoir une famille dans laquelle on ne peut ni rire ni pleurer. Qu'y faire donc si ce n'est pas s'imaginer loin de tout ce qui étouffe ?

On peut donc imaginer que n'ayant pas eu accès à l'éducation traditionnelle parce que abandonnée par la mère et rejetée par la grand-mère de même que par les frères, Ken s'est laissée emporter par la civilisation européenne. C'est ce qu'elle prouve à travers ces lignes où elle fait part de ses préférences pour l'étranger.

« Adolescente dans mon pays, je cherchais toujours à sortir avec un Blanc. Etre occidentalisée me semblait plus facile.

Maintenant, j'étais prête pour l'apprentissage de l'Occidentale que je voulais et souhaitais être. Quelle tragédie ! J'avais toujours été en dehors des événements de la famille. »¹⁷

Hormis ces révélations, il faut souligner qu'elle a eu à avorter par deux fois et qu'elle a eu des aventures amoureuses qui n'ont laissé que de tristes souvenirs.

Nous confirmons de ce fait, une fois encore l'hypothèse n°2 selon laquelle

« Ken a certainement eu de mauvaises relations avec sa mère, ce qui a agi sur la formation de sa personnalité jusqu'à la crise identitaire ».

¹⁶ Idem pp 148, 150

¹⁷ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983, pp 53, 141, 142

« L'école ne transforme que ceux qui y vont vides et inconsistants. Les hautes herbes peuvent avaler les pintades, mais pas leurs cris. L'or fond mais conserve sa couleur et se retrouve inchangé en se solidifiant. »¹⁸

A toute situation, il faut des mesures idoines afin d'éviter le pire. On va répondre à l'inquiétude formulée dans le titre en mettant en exergue les diverses options choisies finalement par Ken après avoir longtemps vécu la crise. Partant, à cette étape du travail, il importe d'analyser les attitudes adoptées par Ken pour surmonter la crise sous toutes ses formes et se refaire une vie saine dans la société. Pour ce faire, on va essayer de répondre aux questions « Qu'a fait Ken face à son état de dépression après en avoir pris conscience » ? , « Ken a-t-elle choisi de vivre définitivement en Europe ? , s'est-elle suicidée ? Est-elle retournée au village » ? C'est à partir de ces questions qu'on va exposer la tentative de suicide, la manifestation de la nostalgie et du regret puis la stratégie de retour au village.

II.- Ken face à la crise identitaire : quelles solutions ?

Rejetée par sa famille, elle donne l'impression de l'être par l'Afrique ce qui fait qu'elle ne s'identifie plus à ses frères africains qui vivent en Europe. Toutefois, elle a constaté qu'elle ne vit ni comme une Africaine ni comme une Européenne car elle est humiliée par les Européens qu'elle pensait être ses frères. Cette situation fait penser au propos de Sylvain Bemba « L'antilope a beau courir, son destin est d'être dévorée un jour par le lion »¹⁹

C'est ainsi qu'elle prend la décision de fuir d'abord la première région qui l'a accueillie pour s'installer dans une nouvelle localité. Malheureusement, en quête de travail et d'une nouvelle vie plus décente, elle retombe dans la prostitution à laquelle elle s'adonne totalement. Elle prend cependant conscience de son état dépression psychologique et se confie :

« Dans cette période de transition tragique où le cours de la vie m'avais plongée, je n'avais pas besoin de lui. J'avais besoin d'ouvrir les yeux et de considérer les réalités, toutes les réalités enfouies dans les méandres de l'irréel du rêve incomplet. Déçue. J'étais déçue de

¹⁸ Ibrahima LY, Les noctuelles vivent de larmes, Paris, L'Harmattan, 1998, p 179 cité par Adrien Huannou, in La littérature africaine en 20 thèmes et 1275 citations, Cotonou, Editions CIREF, 2013, 272 p.

¹⁹ Sylvain Bemba, Le soleil est parti à M'Pemba. Paris, P.A., 1982, p 110 cité par Adrien Huannou, in La littérature africaine en 20 thèmes et 1275 citations, Cotonou, Editions CIREF, 2013, 272 p.

n'être rien d'autre que moi: ma réalité ! Je ne voulais cependant pas l'admettre et j'insistais dans une recherche de l'impossible. »²⁰

« Ah ! que je fus longtemps mal et seule dans ma peau ! »²¹

Dès lors, elle subit un traumatisme poussé qui provoque un début de folie. Ken tente de se suicider. Elle fut rapidement sauvée par ses amis en l'occurrence Laura, sa confidente. Faut-il le souligner, dans son enfance, les peines subies l'ont réduite à une vie intérieure et c'est peut-être par révolte qu'elle a voulu s'ouvrir au monde. Hélas, entre les pages 135 et 154 du roman *Le Baobab fou*, on se rappelle encore des aveux :

« Le monologue intérieur était la seule communication vraie que j'avais trouvée. Toute l'énergie que je sentais bouillir en moi, toutes les idées que je voulais échanger, l'envie permanente de danser jusqu'à la dépossession, je les emmagasinais et j'étouffais »²²

« J'avais peut-être appris que le plus important, ce n'était pas de naître, de vivre dans le cycle humain, mais de mourir. »²³

Elle commence à se remémorer la vie au village malgré tout ce qu'elle y a vécu. On note des indices de nostalgie tout au long des trois romans. Dès que Ken fait face à des épreuves en Europe, elle ne manque pas de faire un rapprochement avec son village où elle aurait été moins agressée. Les deux extraits ci-après le montrent :

« Ah, ! que n'avais-je connu les douces réalités de ma race et de mon peuple ! Je n'avais jamais été » fermée aux expériences, mais mon environnement d'avant ne suggérait rien de la vie que je mène maintenant. »²⁴

« Dans ce pays, les malades étaient seuls, les handicapés seuls, les enfants seuls, les vieux seuls. Et c'étaient les étapes les plus riches de la vie humaine.

Là-bas, tout le monde est intégré, concerné, entouré ; tout vit ensemble. Même l'arbre donne l'ombre et la fraîcheur, a son utilité culinaire, ou thérapeutique, il est un lieu de méditation. »²⁵

Ces propos dévoilent le malaise que Ken ressent à l'extérieur. Cela cadre d'ailleurs avec la pensée de l'écrivain Aké Loba qui, à travers un de ses personnages, disait au jeune

²⁰ Ken Bugul ; *Le Baobab fou* Dakar, NEA, 1983; p 54

²¹ Idem p 163.

²² Idem p 135.

²³ Idem p 154.

²⁴ Idem p 77

²⁵ Idem p 97

Kocoumbo qui devrait voyager que même si l'aigle plane au firmament au front des dieux, sa carcasse osseuse reviendra toujours blanchir la terre des aïeux.

Ken décide finalement comme Aimé Césaire, le retour au pays natal où elle ne retrouve plus les amies de son âge et se sent un peu frustrée.

« J'étais revenue. Revenir à la Mère, revenir aux sources, revenir aux choses, revenir dans l'environnement, revenir dans l'atmosphère, revenir au familial, revenir pour la confrontation. J'avais aménagé une petite pièce à côté de la chambre de la Mère »²⁶

La mère veut toujours servir de guide et de protectrice à travers ses conseils et les orientations qu'elle donne à l'enfant. En cela, la mère de Ken s'est exprimée par rapport au mariage de Ken avec le Sérigne. Elle aurait bien voulu autre chose pour sa fille. Elle aurait peut-être voulu que sa fille ne subisse pas le même sort qu'elle en se positionnant dans une famille de polygame où étant la dernière comme elle le fut, elle ne soit pas épanouie. C'est pourquoi sa première réaction fut négative face à cette décision qui venait pourtant aussi de sa fille. Et, nous pouvons parler d'un début de rapprochement. L'extrait suivant en est une preuve.

« Ma mère impuissante devant le Sérigne, devant ce village, ces gens, s'était inclinée. Pour ma mère aussi c'était important. Cette réhabilitation, ma réhabilitation, était aussi la sienne. Elle avait secrètement souffert de ce que je représentais, de ce que le chemin de sable avait enseveli, comme commérages, les sous-entendus et les malentendus encaissés à mon égard. Elle m'aimait en sensations, en suggestions, en silence. »²⁷

Afin de se sentir à l'aise dans ce nouvel environnement, Ken décide de fréquenter le Sérigne qui essaie de la comprendre et de mieux s'entretenir avec elle. Elle finit par accepter la proposition de mariage du Sérigne.

« Les premiers jours avec le sérigne se passèrent ainsi dans la volupté et l'accoutumance à cette forme de vie par rapport à ma mère, à mon environnement et à mes expériences passées. Personnellement je me sentais très bien et tous les jours je me sentais de plus en plus en harmonie avec moi-même. Je guérissais comme d'une longue et douloureuse plaie intérieure. Ainsi le Sérigne m'avait offert la possibilité de me réconcilier avec moi-même, avec mon milieu, avec mes origines, avec mes sources, avec mon monde »²⁸

²⁶ Ken Bugul, *Cendres et braises* ; Paris, l'Harmattan; p 33

²⁷ Idem p 153et 168

²⁸ Ken Bugul, *Riwan ou le chemin de sable* ; Paris, Présence Africaine ; 1999, p 167

Malheureusement, l'idylle n'a pu durer, même si avant la mort du Sérigne, Ken a été presque totalement transformée. Le résultat final étant positif par rapport à l'état de conscience de Ken, nous pouvons dire que le mariage avec le Marabout est à la base de la sérénité notée désormais chez l'héroïne Ken Bugul.

« Le Sérigne mourut ce même matin un de ces matins qu'il aimait tant. Dans ma mémoire se bouscuaient tous les instants passés avec le Sérigne et ses enseignements glissés chaque jour dans mon esprit, au gré de nos conversations. Que de moments merveilleux j'avais vécus avec lui ! J'avais appris à m'occuper, à remplir ma vie, à croire en moi, à croire en Dieu, sans dogme rigide, sans rite compliqué, à croire tout simplement en lui, sans interrogation mais en n'excluant pas le doute qui était comme le corps nécessaire et vivant de la foi. Je ne serai plus jamais la même personne. J'étais devenue ce que j'étais, j'étais devenue moi-même »²⁹

²⁹ Ken Bugul, *Riwan ou le chemin de sable* ; Paris, Présence Africaine ; 1999, p 218

DEUXIEME PARTIE :

*La production littéraire chez
Ken Bugul : révélation de
malaise*

CHAPITRE I-
La matérialisation du drame

Dans le but de rechercher le type de narration adopté par Ken, il importe de rappeler, l'évolution de la trame au niveau de chaque roman. L'absence de linéarité et de logique pourrait amener à imaginer un effet de trouble psychologique. Au cas contraire, on déduirait que le traumatisme n'a pas eu un effet négatif sur la production.

I- Logique et linéarité dans la narration chez Ken Bugul

Dans *Le Baobab fou*, l'histoire de Ken commence par « Ken se souvient ». Au chapitre 1, elle narre les circonstances et les préparatifs de son départ pour l'Europe. Les chapitres 2, 3 et 4 présentent son séjour en Europe dans la chronologie des faits. Mais, elle a procédé ensuite à des analepses en narrant l'histoire de sa vie aux côtés de sa mère entre les pages 79 et 82. A partir de la page 83, elle reprend la narration de ses aventures. Entre les pages 129 et 170, elle fait une rétrospection sur sa vie en famille au Sénégal avant de continuer la narration de ses aventures en Europe jusqu'à la fin.

La phrase « Ken se souvient » qui commence l'histoire de Ken est comme un avertissement au lecteur pour lui faire comprendre que ce n'est pas dans son état de chaos psychologique que Ken a produit son œuvre. Déjà la mention fait cas d'un état de conscience nette qui est totalement opposé à ce qui est décrit dans les pages des romans. On retient de ce fait, qu'à un moment donné, elle a pris conscience de ses mésaventures et a pris du recul afin de transcrire ce drame. C'est ce qui fait d'ailleurs que les deux temps dominants du corpus sont l'imparfait et le passé composé, le passé simple étant rarement utilisé. Ainsi, en suivant la logique des événements selon l'évolution de la trame, on peut reconstituer l'histoire du roman *Le Baobab fou*, de la façon suivante.

Hormis ce constat concernant l'incipit, il faut remarquer que juste après la préhistoire, on assiste à la naissance de Ken Bugul qui a été baptisée. A deux ans, elle ne marchait pas encore. Au pied du baobab centenaire du village, elle incruste une

perle d'ambre dans une oreille près de sa mère. A cinq ans, la mère l'abandonne sur le quai pour aller s'occuper de sa nièce Samanar née au même moment qu'elle. Elle a passé son enfance auprès de ses frères et sœurs jusqu'à l'obtention du baccalauréat. Enfin, le moment tant attendu est venu. Elle doit aller poursuivre ses études en Belgique. A destination, elle fut déçue par l'indifférence affichée par ses parents les Gaulois. La deuxième déception, c'est l'avortement auquel elle est contrainte. Pour éviter les commentaires ou les critiques de ses compatriotes ou des autres Africains, elle rompt les contacts avec eux et observe une distance en dépit des sollicitations de ces derniers. Quand elle s'est remise de cet avortement, dont l'auteur est Louis, elle chute dans la drogue et d'autres vices puis lie amitié avec un autre homme Jean Wermer. Elle se souvient de sa vie en Afrique et des opportunités que ce continent offre. Elle finit par fuir cette région pour s'installer ailleurs. Là, elle se souvient encore de sa famille dont elle présente une part d'histoire. Elle reçoit l'annonce du décès de son père et retourne au village pour les obsèques. Les cérémonies achevées, elle repart pour l'Europe où elle reprend sa vie avec l'homosexuel Jean Wermer en même temps que d'autres hommes. Elle connaît la déception totale qui provoque un traumatisme chez elle. Elle décide de rentrer.

Les deux premiers chapitres de *Cendres et braises* rapportent les circonstances de son retour en famille. Dans le chapitre 3, elle a narré sa nouvelle vie auprès de son frère à l'âge de 25 ans. En quête de quelqu'un avec qui échanger sans issue, elle s'est encore livrée à une vie de débauche et s'est retrouvée à l'hôpital. Elle n'a pas manqué de rappeler certaines dissensions entre sa mère et elle à cause d'une de ses nièces. Du chapitre 4 au chapitre 9, elle présente sa vie auprès de son amant Y même si par endroits, on note des analepses. A la fin du roman, la dernière phrase de la page 187 attire l'attention du lecteur sur un fait capital:

« Et un jour, mue par je ne sais quelle force, je retournai auprès de l'homme qui était l'air que je respirais. Et ce fut la dernière fois. »³⁰

Cette déclaration annonce déjà le contenu de la troisième œuvre *Riwan ou le chemin de sable*, roman dans lequel Ken a fait cas de ses visites au Sérigne et de son mariage

³⁰ Ken Bugul, *Cendres et braises*, Paris, l'Harmattan collection encres noires, 1994, p 187

avec ce dernier. Il faut souligner que dans ce roman, la majeure partie est réservée à la description des procédures de noces et de vie au foyer au Sénégal. C'est juste une petite partie qui concerne Ken au foyer avec ses coépouses chez le Sérigne.

On retient donc que dans la plupart des cas, quand Ken aborde un fait heureux, ce fait ne dure pas et se retrouve vite remplacé par un événement malheureux. En général, l'espace occupé par les événements malheureux est plus considérable. On pourrait peut-être imaginer que c'est donc l'instabilité identitaire et psychologique qui détermine le cours de l'histoire chez Ken.

Or, même si l'évolution de l'histoire est faite chaque fois d'une alternance d'événements heureux et malheureux, des rétrospections et de projections, il est à remarquer que l'on peut bien parler, à défaut de narration linéaire, de logique dans la production de Ken Bugul.

Quant à la façon dont l'histoire est conduite, le premier décor qui s'offre au lecteur est d'abord celui du rappel de faits. Ce procédé de mise en abîme qui consiste à emporter le lecteur dans un monde où la description le prend en otage domine les trois romans, et ce n'est qu'à la fin des chapitres que le lecteur se rend compte du voyage qu'il a effectué à son insu.

En dépit de ces caractéristiques mentionnées pour les trois romans, ce ne serait pas superflu de préciser ce qui les différencie.

Dans *Le Baobab fou*, on note plus de dialogues, d'interpellations, de descriptions et des explications par endroits sans insertion de véritables textes poétiques.

Dans *Cendres et Braises* par contre, le lecteur assiste à un mélange de genres. Ken mêle la poésie à la narration pour mieux exprimer son émotion.

On peut évoquer aussi la rupture au niveau du cours de l'histoire puisqu'il existe dans les romans de Ken, des passages où l'auteur abandonne l'histoire entamée pour insérer d'abord d'autres faits. A l'exemple de bien d'autres, l'extrait suivant est illustratif.

« Je partais poursuivre des études en Belgique. J'avais bénéficié d'une bourse de l'office de la coopération au développement comme la plupart des jeunes qui se trouvaient dans l'avion. Le père était souffrant depuis quelques années ; j'étais restée quelques jours pour

lui...Ah ! comme je le regretterais plus tard ! Le père était un puits de savoirs et d'expériences. »

Ces séquences sont des marques de troubles internes de Ken. En effet, à peine a-t-elle évoqué la situation dans laquelle elle se trouve à l'instant avec des amis, qu'elle aborde les souvenirs sur le père. Elle y est restée longtemps se remémorant les dernières heures de son départ. C'est dire que le trouble psychologique est patent et survient à tout moment de sa vie.

Ce qui fait la particularité de la narratrice, c'est son art verbal ; cette manière de tenir le lecteur en haleine qui suit comme un complice, le déroulement d'une pièce théâtrale.

On retient que sur le plan de la structuration, l'évolution de l'histoire n'a pas autant subi d'incohérence.

Cette étape du travail est consacrée à la vérification de la troisième hypothèse selon laquelle la production littéraire chez Ken Bugul est un canal par lequel elle relate toutes ses mésaventures et se libère. A travers le corpus, l'analyse porte sur les composantes de la narratologie comme les personnages, l'espace et les temps. La méthodologie à adopter consiste à dégager des trois romans, les personnages, les espaces et les temps principaux, de les étudier en vue de dégager la part du désespoir à travers le mélange de fiction et de réalité qui constitue l'histoire. Par conséquent, la réflexion va faire cas de ce qui, au niveau de ces composantes, est un signe de l'instabilité, du désespoir ou de la rupture.

II- Quelques marques du désespoir à travers les composantes narratologiques du corpus

Quels sont en réalité les personnages récurrents chez Ken Bugul ?

C'est dans le roman *Le Baobab fou* que l'on a accès au plus grand nombre de personnages évoqués, invoqués et agissants. *Cendres et braises* étant une suite de l'histoire narrée dans *Le Baobab fou*, les deux romans constituent des sources complémentaires de personnages. C'est pourquoi on peut aisément présenter la liste des personnages phares africains des trois romans comme suit : le baobab, la mère, la grand-mère maternelle, le père de Ken, deux de ses sœurs, deux de ses frères, son ami le Cayorien Saer Mboup et son protecteur le Sérigne. Parmi les personnages qui ont marqué la vie de Ken en Europe, on peut citer : Léonora, Louis, Jean Wermer, Y et Paul. Deux personnages ont été souvent évoqués à travers le corpus : le baobab devenu fou dans le Ndoucoumane, et la mère de Ken. C'est dire, en réalité, que ce sont ces personnages qui constituent le nœud de l'histoire de vie de Ken.

Des interviews accordées à Ken Bugul, on retient que même si Ken ou Marie Ndiaga, représentent la même personne et renvoient à Mariétou, les noms des personnages-narrateurs des différents romans sont des pseudonymes ou des diminutifs. En effet, si Ken, l'héroïne du roman *Le Baobab fou* porte ce nom dès le début de l'histoire, c'est compte tenu des circonstances malheureuses de sa naissance. L'auteur en a donné la signification dans le roman : « Ken Bugul signifie en wolof, personne n'en veut. »

Quant au nom "Marie", diminutif de Mariétou porté par l'héroïne de *Cendres et braises*, il se justifie par le fait qu'à la maison, on appelle affectueusement Ken Bugul, Marie.

Du roman *Le Baobab fou* à *Riwan ou le chemin de sable*, en passant par *Cendres et braises*, le personnage Ken incarne le désespoir sous toutes ses formes. C'est peut-être l'influence du nom sur la personne qui le porte. Mais, si l'on remarque effectivement le désespoir chez certains personnages, ont-ils le caractère évanescent comme le souligne Kakpo Mahougnon ? L'on ne peut l'affirmer pour tous même si on reconnaît que le père, la grand-mère, les tantes, les frères et sœurs de Ken Bugul n'ont été que des personnages de circonstance évoqués pour expliquer des faits. Dans ce cas, on peut leur attribuer le caractère évanescent qui dénote de l'instabilité de Ken Bugul même à un moment donné. Il en est de même pour le Cayorien Saer Mboup, le Sérigne, Louis, Jean Wermer et Y.

Le Baobab, grand arbre séculaire de la concession, est témoin de plusieurs événements malheureux. C'est sous ce baobab que Ken a fait sa première crise après s'être incrusté les perles d'ambre dans l'oreille. On note la démence chez le baobab qui, à des moments donnés, crie et pleure.

La mère est incriminée à chaque instant pour avoir abandonné la petite Ken dès l'âge de cinq ans. Elle est accusée d'être indirectement celle qui est à la base des malheurs de l'héroïne. La mère, dans sa présentation générale, est une personne très timide qui s'efforce de subir tout en silence. Elle a fait de sa vie un deuil qu'elle

a tout le temps ruminé et qu'elle a fini par dévoiler à Ken dans le roman *De l'autre côté du regard* à travers les gouttelettes de pluie.

Quant à Y, il semble être le personnage masculin de la mère. Ken a une mère qu'elle aime mais qui la rejette sans cause. C'est pratiquement la scène qui se présente avec Y, un homme qu'elle aime fortement mais qui, à certains moments, la martyrise. En effet, si l'on arrive à suivre les propos entre Ken et Y, on se rend compte qu'il s'agit d'une rencontre de deux personnes de même type : ceux qui ont en réalité perdu leur repère et ne savent plus à quel saint se vouer. Il arrive bien souvent qu'ils se retrouvent emportés par l'humeur du temps. Là interviennent des coups de bâtons et des réprimandes à outrance de la part de Y. Toutefois, lorsqu'il revient en possession de tous ses esprits, il se fait aussitôt pardonner et l'idylle reprend de plus belle.

En conclusion à cette analyse on peut estimer que les personnages principaux qui facilitent la progression de l'histoire avec Ken, ont aussi des problèmes psychologiques.

L'espace et le temps ont souvent aussi agi comme des personnages qui orientent l'histoire et marquent d'une manière ou d'une autre son évolution. L'exploitation des œuvres dans ce sens révèle un espace ouvert qui part en Afrique, de la maison du père à la maison du Sérigne en passant par celle de la grand-mère, de la tante, des frères et sœurs de Ken. En Europe, il en est de même puisque Ken n'est pas restée figée à un endroit. Parmi ces espaces, ceux qui représentent des lieux de sensation étrange pour Ken chaque fois qu'elle s'y rend se trouvent être la maison du père où elle a subi toutes les humiliations et l'abandon ; la maison de la grand-mère où elle n'a pas été acceptée, la maison de son frère instituteur où elle a été psychologiquement maltraitée.

Nous devons souligner ici que le temps dépend des situations de l'histoire. Au-delà du temps de conjugaison dominant qui est l'imparfait, symbole même de ce qui n'est pas achevé, donc ce qui n'est pas parfait, on pourra parler du premier temps qui attire l'attention de tout lecteur et qui a eu de terribles répercussions sur toute

la vie de l'héroïne. C'est par exemple à l'âge de cinq ans que la mère a abandonné Ken sur le quai pour aller rejoindre sa petite-fille. L'acte, aussi anodin soit-il, est posé à un moment très important pour Ken et constitue dès lors, une force de rupture psychologique qui peut attiser le drame intérieur que Ken a traîné toute sa vie durant avec des séquelles.

Chez Ken Bugul, on note qu'à chaque temps correspond un espace et un événement précis. Pour preuve, ces passages :

«-quel jour sommes-nous aujourd'hui ? demanda le Serigne.

- *Lundi, répondis et j'ajoutai :*

- *C'est jour de marché.*

- *Ah ! C'est le lundi que les Djinns se réunissent quelque part au Maroc ou en Inde, lança-t-il tout naturellement »*

« qu'avais-je fais pour que le destin s'acharnât sur moi ? La nuit, secrètement, je me rendis chez Jean Wermer... »³¹

Le temps sert dans ce cas, de moments de rencontre et d'échange. Le lundi est précisé comme jour de marché. Mais la nuit représente le temps des secrets. Cet aspect renvoie à l'œuvre *Un piège sans fin* de Olympe Bhêly Quenum dans laquelle la nuit a favorisé la fuite d'Ahouna de son foyer conjugal et l'assassinat de dame Kinhou. Autant qu'ils sont, les espaces cités sont liés au temps et constituent des catalyseurs pour le drame intérieur chez Ken. Malheureusement, Ken a subi en Europe la grande déception sur tous les plans. L'Europe autrefois considérée comme "La Terre Promise" est devenue le lieu de tous les vices et de la grande dépression mentale.

³¹ Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 181

Dans les parties précédentes, il a été démontré que Ken n'a pas reçu une éducation qui lui facilite une intégration sociale. En effet, il existe des séquences du corpus qui font transparaître le rejet, ou qui rendent compte des prises de position de l'entourage envers Ken ou même une certaine distance observée entre Ken et les autres. La présente partie de l'étude est destinée à vérifier comment l'expression de rejet et de dépression psychologique se traduit à travers des extraits du corpus afin de rendre compte effectivement des facteurs de base de la dépersonnalisation de Ken après avoir identifié quelques marques de marginalisation. La seconde phase de cette approche consiste à retrouver et à analyser par un bref commentaire, des extraits relatifs à ces faits.

III- Les manifestations de la marginalisation de Ken à travers la production

Considérant les étapes de sa vie, on peut tenir compte de quelques faits assimilables à la marginalisation sans chercher à en faire un inventaire de façon exhaustive.

Dans *Le baobab fou*, Ken Bugul, petite fille de cinq ans, a été abandonnée par sa mère sur le quai. Elle est restée longtemps traumatisée au sein d'une famille à laquelle elle n'est pas totalement intégrée jusqu'à son départ vers l'Europe, qu'elle a toujours considérée comme "La terre Promise". Là, elle eut une vie totalement opposée à ce qu'elle aurait souhaité. Elle se voit contrainte d'entrer dans des groupes peu recommandés ce qui l'a amenée à commettre à un assassinat avant de revenir au bercail. Dans *Cendres et braises*, le lecteur suit une héroïne Marie Ndiaga qui narre sa mésaventure en Europe et une part de sa vie antérieure. Dans *Riwan ou le chemin de sable*, c'est le retour au pays natal avec l'union entre Ken et le grand Sérigne, beaucoup plus âgé qu'elle.

- A sa naissance, son baptême n'a pas eu le même éclat que les baptêmes des autres enfants. Ce fut plutôt un temps de tristesse où la personne que Ken a incarnée a pleuré.
- A cinq ans, elle a été abandonnée par la mère sur le quai

- En dépit de son dévouement à servir les autres, malgré tous les efforts fournis à l'école, elle n'a jamais eu droit ni au soutien ni à l'encouragement.
- Elle vécut chez son frère comme une étrangère
- Elle est toujours détestée par sa grand-mère, ses frères et ses sœurs
- Même à l'âge adulte, elle fut humiliée par la mère devant ses nièces
- En Europe, elle est celle que l'on regarde avec curiosité car elle appartient à des groupes suspects
- En Europe, elle a été humiliée par un de ses employeurs et par Y

Toutefois, pour éviter un enchaînement de citations, nous allons juste considérer quelques témoignages significatifs y afférents.

« A deux ans, je ne marchais pas encore »³²

Comme si elle était naturellement condamnée à souffrir, la démarcation s'est faite dès son enfance. Comment ne pas marcher jusqu'à l'âge de deux ans alors que la plupart des enfants le font entre 7 mois et un an sinon au plus à 1 an 2 mois ?

Ce destin se renforce quand, à l'âge de cinq ans, elle a été abandonnée par la mère sur le quai ce qui fait qu'elle s'est emmurée dans la solitude. Les déclarations suivantes le témoignent :

« La mère et moi nous ne nous parlions jamais...Nous ne nous sentions point mère et fille. Je m'enfermais plus en moi-même depuis mes premières menstrues. Aucune complicité. »³³

« La grand-mère...elle, non plus, ne me parlait pas, elle me regardait avec mépris, elle n'avait jamais été d'accord pour que j'aille à l'école française. »³⁴

Ces deux extraits présentent la triste réalité que vit Ken. Il y a un grand écart entre la mère et sa fille. La portion "nous ne nous parlions jamais" de la séquence révèle une absence totale de dialogue. Or, dans toute société, c'est le dialogue qui permet de réduire les différends pour éviter les conflits. Dans les sociétés africaines de surcroît où l'oralité est de règle, il est inconcevable de parler d'absence de dialogue et c'est assurément ce facteur qui a provoqué la distance entre les deux êtres. Une distance

³² Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 30

³³ Idem p 129

³⁴ Idem, p 130

qu'elle matérialise par "nous ne nous sentions point mère et fille". Cet état de solitude auquel l'absence de mère la contraint ne lui permet même plus de se confier à elle. En temps normal, comme en Afrique c'est d'abord la famille et les voisins qui éduquent mieux les enfants que les parents eux-mêmes, Ken ne devrait pas s'inquiéter autant pour le départ de sa mère puisque la famille maternelle est encore là en vue de la soutenir. Hélas, Ken a été traitée comme une étrangère dans cette même famille qui devrait lui assurer l'espoir du bonheur. C'est en cela qu'elle se lamente parfois malgré tout son courage.

« Comment les choses, les rapports en étaient-ils arrivés à un tel point que je ne pouvais plus pleurer en famille et encore moins y rire. La famille !

Être du même père, de la même mère que le défunt et pleurer sa mort dans une cage d'escalier froide

Pourquoi refouler une tonne de larmes pour aller faire le marché ? »³⁵

« Le frère continuait toujours à avoir une attitude réservée avec moi...Je paraphrasais la culture occidentale...Le carcan occidental m'enserrait les instincts. »³⁶ « J'étais seule et m'adonnais aux études. J'avis les meilleures notes dans presque toutes les disciplines, mais personne ne s'y intéressait et ces succès scolaires ne m'arrangeaient pas dans la solitude qui s'empare de l'être quand l'enfance lui est ravie. »³⁷

Le rejet familial, Ken l'a connu sous toutes ses formes et à tous les niveaux. De la mère à la grand-mère en passant par les frères et sœurs.

Marginalisée, Ken l'était et elle ne savait plus que faire. Elle était traitée telle une étrangère venue dans une famille dont elle ignorait tout et qui semble ne pas la connaître. Il y a lieu de rechercher un asile : l'ailleurs. Elle le confirme en ces termes :

« Rapidement, je m'étais trouvée affublée d'une étiquette. J'avais coupé avec mes compatriotes. Je traînais dans les cafés et les bars, en compagnie de hippies, et de beatniks, mes compagnons étaient les marginaux et les intellectuels d'une société en décadence. J'étais rarement seule, je vivais avec les Occidentaux une chute qui n'était pas mienne. »³⁸

Dès que Ken a réalisé son rêve d'aller en "Terre Promise", elle a rejeté les compatriotes qui ne sont cependant pas les coupables des malheurs de Ken peut-être parce qu'ils lui rappellent la famille africaine dans laquelle elle a connu toutes les déceptions possibles. Toutefois, la présence de certaines expressions comme " Je traînais, mes compagnons

³⁵ Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 148

³⁶ Idem, p 161

³⁷ Idem p 130

³⁸ Idem, p 98

étaient des marginaux, une société en décadence, je vivais avec les Occidentaux une chute qui n'était pas mienne'' est une marque de déception face à l'illusion qu'elle a tout le temps eu de l'Occident. C'est pourquoi elle se confie :

« La solitude me suivait silencieusement partout. Je la fuyais et elle me poursuivait. Je fumais beaucoup de marijuana et prenais de plus en plus de sirop d'opium, pour chercher vraiment abri, comme sur le quai de la gare, au village, au départ de la mère. Cette solitude que j'avais retrouvée durement avec le choc d'avoir perdu, ici, mes ancêtres les Gaulois. Le reflet dans le miroir, le visage, le regard, cette couleur qui me distinguait en me niant. Cette solitude jusque dans les draps des amants d'un soir ; ce besoin lancinant des autres, introuvables »³⁹.

³⁹ Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 110

CHAPITRE II-

La sémantique et l'expression d'un état d'âme

A cette étape de l'étude, le travail tient plus compte de l'importance des mots, des expressions et des comportements adoptés face à des situations précises. Il est indispensable de vérifier l'allure que Ken Bugul donne à son écriture à travers les catégories de phrases, de discours, et de dialogues exploités. Il s'agit d'analyser quelques phrases et pouvoir identifier le type dominant, puis voir si les composantes sont conformes à celles des normes habituelles. On va ensuite s'intéresser aux

discours pour faire ressortir celui qui est le plus utilisé afin d'en déduire son impact sur la production avant de parler du dialogue comme canal d'énonciation. C'est lors de l'étude des dialogues qu'une partie du travail sera consacrée au dialogue stéréotypé. Ce faisant, on essaie de répondre aux préoccupations suivantes : « Il y a-t-il des indices littéraires qui présentent la rupture entre Ken et les membres de sa famille ? », autrement dit, « Existe-t-il des marques esthétiques qui correspondent à la crise identitaire ? »

I- Les formes d'énonciation chez Ken Bugul

L'énonciation se fait à travers des phrases dont le regroupement tient lieu de discours. Il existe plusieurs types de discours : direct ; indirect et indirect libre. Mais, ce qui importe dans le contexte de ce mémoire, ce sont les phrases dans leur composition et leur longueur.

En abordant la question des phrases, on sait qu'il existe deux catégories de phrase à savoir : la phrase simple et la phrase complexe.

A ce propos, François Richaudeau, après avoir étudié ce que révèlent les phrases de certains auteurs déduit que les auteurs adoptent le style de phrases courtes pour être aisément reçus par les auditeurs. Ces phrases sont souvent caractérisées par la faible fréquence de mots de liaison, l'insistance sur des mots-pivots, des répétitions inutiles, ce qui leur confère le caractère de manque de cohérence. Ces phrases, selon lui, ont les mêmes caractéristiques que celles de l'Oraison funèbre. Il relève l'avantage de ce choix en estimant que la vitesse d'écriture, aussi petite soit elle par rapport à celle orale permet d'ajuster la production des mots à celles des pensées. Il souligne en outre que les phrases courtes facilitent la mémorisation de passages, tandis que les phrases longues sont difficiles à retenir.

Le constat général fait lors de l'exploitation du corpus du travail de recherche est que la phrase simple est beaucoup plus utilisée; et dans cette catégorie, les phrases nominales, parfois même à un seul mot, sont les plus abondantes. Les phrases complexes sont très rares et même s'il arrivait qu'elle emploie une phrase longue, on

assiste à une juxtaposition des faits ou à leur coordination. C'est une marque de la personnalité qu'elle s'est forgée au fil du temps. Elle préfère dire l'essentiel même si c'est de façon brute, pour mieux se faire comprendre. Par conséquent, sa phrase moyenne comprise entre 5 et 20 mots se rencontre en grand nombre tandis que les phrases les plus longues entre 45 et 78 mots sont rares. Ce faisant, Ken donne parfois l'impression de ne pas chercher à expliquer les faits. Elle les présente à travers des phrases nominales.

« *Le moment. L'heure du silence. Ténèbres. Rêves. Le coucher du monde.* »⁴⁰

Mais, de cet extrait qui comporte 5 phrases, on lit un état de malaise où l'on a conscience de la présence d'un drame. Et la dernière phrase qui fait transparaître le côté passif de l'environnement humain vient confirmer ces faits.

C'est, donc l'expression métaphorique de ce qu'elle vit à travers le temps, les cauchemars et les difficultés dans un monde indifférent.

« *Ce n'est pas ainsi que je voyais Paris. Ce n'est pas ainsi que je pensais Paris.* »⁴¹

Cette simplicité facilite la lecture et la compréhension. On retrouve rarement chez Ken des phrases complexes où la séquence subordonnée ou circonstancielle amène l'auteur à justifier ou aller au-delà de ce qu'il dit. Par ailleurs, dans le corpus, la phrase la plus courte chez Ken comporte 1 mot et sa plus longue phrase comporte 68 mots. Cela dénote alors du souci de rendre facilement et fidèlement le drame ou la pensée de Ken. Autant les événements se succèdent sans jamais durer convenablement, autant les phrases sont entrecoupées même si les mots correspondent aux circonstances. Ken sait-elle que sa plus longue phrase dans ce roman comporte 78 mots et est la pure révélation de la quête de l'identité ?

« *Il fallait que j'aie à l'école où je devais poursuivre mes études, trouver un moment pour rencontrer la jeune fille Zairoise à la voix d'enfant et aller voir des compatriotes dont on m'avait dit qu'ils se trouvaient là déjà depuis un an ou deux, et puis, marcher encore dans les rues pour essayer de comprendre pourquoi les habitants de ce pays ne voulaient pas me reconnaître et pourquoi ils ne me saluaient pas* »

⁴⁰ Ken Bugul ; *Le Baobab fou*, Dakar, NEA; 1983; p 12

⁴¹ Idem p 39

Cet aveu montre son envie de fuir chaque fois la solitude pour se construire un monde hors de tout son environnement naturel. Elle envisage peut-être un monde auquel elle aurait voulu se confondre, c'est certainement la raison du choix du verbe falloir à l'imparfait "Il fallait". La présence de monologues ou de soliloque peut être une conséquence directe de cette solitude. On note également l'emploi du discours indirect libre par endroits.

« Je ne savais plus qui m'avait dit avant mon départ qu'arrivée « là-bas », je devrais prendre du sable à l'endroit où je poserais le pied pour la première fois, pour m'enduire, je n'avais pas vu du sable à l'aéroport »⁴²

On va faire ressortir la particularité du dialogue chez Ken car, non seulement la plupart de ses entretiens avec les autres personnages font ressortir des images figées qui ne sont parfois qu'apparentes, mais il arrive des moments où elle se parle comme si un interlocuteur était là, à l'écouter. C'est la quête désespérée d'un monde imaginaire à qui elle aurait voulu se confondre. Ils sont légion, ces passages où les soliloques ou les monologues sont des cris de détresse qui suscitent la compassion chez autrui. C'est ce que l'on peut traduire par discours stéréotypés.

Avant tout, essayons de clarifier le concept de "stéréotypie". On entend par ce terme, un ensemble de clichés, une tendance à conserver les opinions toutes faites de quelque chose ou de quelqu'un, réduisant ainsi les singularités.

La séquence qui présente Ken en Europe le démontre.

« Vous ne m'avez pas vue ? Vous ne m'avez pas reconnue ? Mais c'est moi »⁴³

L'extrait ci-après est une tournure anaphorique où transparaissent le désespoir et des non dits :

« J'étais revenue. Revenir à la Mère, revenir aux origines, revenir aux sources des choses ; revenir dans l'environnement, revenir dans l'atmosphère, revenir au familier, revenir pour la confrontation. J'avais aménagé une pièce à côté de la chambre de la Mère. »⁴⁴

La lecture de ce passage suscite plusieurs questions concernant les raisons pour lesquelles les trois phrases sont détachées, celles qui justifient l'écriture du terme

⁴² Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 46

⁴³ Idem p 47

⁴⁴ Ken Bugul ; *Cendres et Braises*, Paris, Présence Africaine, 1994 p 33

“Mère” avec la lettre “M” majuscule en pleine phrase comme si c’était un prénom, celles qui sous-tendent la répétition du verbe “Revenir”, dans la deuxième phrase alors qu’il est conjugué au plus que parfait dans la première et la troisième phrase.

Pourquoi cette duplication des termes qui disent pratiquement les mêmes choses : origines /sources des choses ; environnement / atmosphère ; familial / confrontation ?

Il existe maintes façons d’exprimer une idée. A partir de quelques extraits du corpus, l’analyse consiste à dégager des expressions imagées qui font cas de la rupture, de la déchéance ou du désespoir chez Ken Bugul. L’étude des figures de style permettra de constater la part de l’expression imagée dans la production de Ken.

En effet, dans la production de Ken, tout est lié. L’on ne peut envisager une analyse particulière du langage qui puisse permettre de montrer comment l’état d’âme est exprimé à travers des mots ou des figures de style sans faire intervenir les passages

typiques qui relèvent en majorité de la description qui est le procédé littéraire dominant dans la production de Ken Bugul.

Cette partie du travail va non seulement présenter quelques aspects du style chez Ken, mais il va plus mettre l'accent sur la façon dont la narratrice présente les faits au lecteur.

II- L'expression imagée de la rupture et de la déchéance dans la production de Ken Bugul.

Au-delà des images créées sciemment ou inconsciemment par l'usage du langage codé, la description tient lieu de meilleur procédé pour décrire les êtres et les choses chez Ken Bugul. L'imparfait est le temps dominant des romans avec une abondance de verbes d'action et d'adjectifs qualificatifs. Par ailleurs, on note deux formes de rupture : la rupture au niveau de la pensée ou de la syntaxe et la rupture dans les actes posés. Cet extrait est typique de cette écriture de Ken.

« Il faisait une de ces chaleurs propres à l'Afrique pendant l'hivernage. C'est lourd, c'est chaud, c'est bon. Mais c'est angoissant, prenant) »⁴⁵

Ah ! ce village où je suis née ! comme le soleil et la chaleur se distinguaient ! Nous nous mettions au Soleil pour nous rafraîchir »⁴⁶

Les mots de la première phrase sont opposés à ceux de la seconde phrase, mais le lecteur, même le plus naïf, constate qu'il n'y a pas de logique entre les portions des phrases.

Considérons à dessein une séquence de l'extrait :

« Il faisait une de ces chaleurs propres à l'Afrique pendant l'hivernage. C'est lourd, c'est chaud, c'est bon. Mais c'est angoissant, prenant. »

La première phrase présente assez d'éléments de contraste. D'abord les mots entre eux, ensuite les propositions dans leur syntaxe et dans leur sémantique. S'agissant des mots, on a : chaleurs opposé à hivernage ; lourd, chaud opposés à bon ; angoissant opposé à prenant. Considérés dans leur ensemble, ils sont

⁴⁵ Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA p 29.

⁴⁶ Idem p 30.

l'expression conjuguée de deux mondes différents que sont l'Afrique et l'Europe. Ken ne peut se départir des réalités de ces deux milieux qui l'ont façonné. C'est l'expression même de l'instabilité, le symbole de la quête de l'identité car elle a combiné les réalités contradictoires de l'Afrique et de l'Europe.

Il en est de même au niveau des propositions où l'on retrouve deux pensées contradictoires : Chaleurs propres à l'Afrique / pendant l'hivernage. On s'attendrait plutôt à parler de : chaleur propre à l'Afrique / pendant la saison sèche ou l'été européen. Car, on sait qu'en Afrique, il fait chaud pendant la saison sèche et non pendant la saison des pluies qui est l'hivernage en Europe. On ne peut donc prétendre à la fois sentir la chaleur et le froid.

La deuxième phrase présente le même aspect d'opposition d'adjectifs qualificatifs. La portion "C'est lourd, c'est chaud", s'oppose à la portion "c'est bon." A l'analyse, on se retrouve face à deux cas de dichotomie : lourd / Chaud ; lourd, chaud / bon. Pourquoi la narratrice emploie-t-elle ces deux adjectifs de description pour une même atmosphère alors que si le temps est lourd, c'est que la chaleur véritable n'y est pas et quand c'est ainsi, on parle du mauvais temps ? Par contre, lorsque le temps est lourd, c'est comme s'il est suspendu et tout est presque morose ; il serait donc inconcevable d'estimer que c'est bon. Là encore, la logique fait défaut dans l'appréciation des faits.

Mieux, comme si elle conclut sa réflexion, elle déclare : « *C'est angoissant, prenant* ». Quand on considère les définitions des deux adjectifs contradictoires, la compréhension est difficile puisque ce qui est angoissant est dégoûtant et ne peut être prenant car ce qui est prenant, c'est ce qui est émouvant, ce qui captive, qui est touchant et qui occupe positivement l'esprit. Dans ce cas, aussi, il y a absence de logique.

Ce contraste observé à tous les niveaux dénote d'une ambiguïté dans la logique du raisonnement et peut amener à parler d'une antithèse.

Toutefois, la narratrice a peut-être l'intention de traduire directement ce qui se fait en Afrique pendant la saison des pluies. En effet, l'on sait aussi que quand il fait frais,

les Africains sont solidaires, les gens sont plus rapprochés et la chaleur humaine se fait véritablement sentir. Par conséquent, la dichotomie notée par exemple dans la première phrase de la séquence extraite, renvoie certainement à une appréciation interne relevant du subconscient de la narratrice-auteur.

On peut penser à une expression symbolique de ce qu'elle vit en réalité intérieurement même si elle a l'impression de vivre la solidarité. Car, en conclusion aux deux phrases, elle a souligné le caractère angoissant et prenant du temps qui traduit en réalité son état d'âme.

Si le champ lexical donne une ouverture sur l'opposition des mots et des pensées, soulignons par ailleurs qu'il y a parfois des marques de la rupture dans les actes posés.

« "S'arracher. L'appareil quitta le sol dans une rage enivrante et presque douloureuse. J'avais l'impression d'être arrachée à moi-même. Ce fut le début d'une épopée que je vécue, moi, une femme, une Noire, qui, pour la première fois, accomplissait l'un de ses rêves le plus cher. Partir vers la Terre Promise. »⁴⁷

La première phrase est une mise en relief qui traduit aussi bien un acte physique qu'un état d'âme. Le verbe pronominal "S'arracher" donne idée d'un retrait de toutes ses forces sans laisser de trace, c'est une rupture. Ce verbe, Ken l'a employé pour matérialiser son intention d'être aussi loin que possible de son environnement familial où elle est étouffée. Cette description du départ est faite avec des termes qui traduisent l'image de sa rupture avec sa famille et son entourage qui lui semblent austères. Car, si à la place du verbe "partir" elle a préféré ce verbe, c'est compte tenu de tout ce qu'elle a vécu et qui sont les facteurs de base de sa crise psychologique. Et, comme si la nature conjugait avec elle pour la conforter dans son désir, l'avion, au lieu de prendre le vol par mesure, a aussi décollé avec "rage".

« *l'avion quitta le sol dans une rage enivrante et presque douloureuse...* »

L'avion est ainsi personnifié car les termes : quitta, rage, enivrante, douloureuse, sont des mots attribués à l'être humain. Qu'ils soient employés pour un appareil, c'est le signe que Ken transpose ce qu'elle ressent sur les bruits du réacteur. Mieux, parler de

⁴⁷ Ken Bugul, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, p 35

rage enivrante et douloureuse rejoint la démonstration de contradiction faite précédemment.

L'anaphore est employée par Ken dans le but d'insister sur un fait. En cela, Kakpo Mahugnon, dans son œuvre *Création burlesque et déconstruction chez Ken Bugul* parle de rythme souvent binaire et de style anaphorique qui sont des instances rhétoriques chez Ken Bugul, la narratrice-auteur.

« *Ce n'est pas ainsi que je voyais Paris. Ce n'est pas ainsi que je pensais Paris.* »⁴⁸

Le parallélisme créé dans cet extrait se remarque au niveau des deux verbes : voyais et pensais. Il y a une nette différence entre ce qui est dans la pensée et ce qui se constate sur le terrain. C'est une manière de faire cas de sa déception et de la désillusion totale à laquelle elle fait face en Europe.

La lecture de *Riwan ou le chemin de sable* présente une autre forme d'écriture. La narratrice se met à l'écart telle une observatrice pour rendre compte des faits de société. Ce roman ne se limite pas à une simple narration, c'est une compilation d'histoires de vie des femmes où tout se mêle. C'est la révélation des secrets, des complicités organisés par l'entourage des grands hommes des sociétés africaines à leur insu. On peut citer l'adultère commis par l'une des épouses du Sérigne, ce qui a d'ailleurs précipité le décès de ce dernier.

⁴⁸ Ken Bugul ; *Le Baobab fou*, Dakar, NEA; 1983, p 39

CONCLUSION

La littérature est parfois la révélation d'un drame intérieur que vit l'auteur. Le dépassement, la désolation, l'illusion ou la découverte de la réalité opposée à l'idéal que l'individu poursuit peuvent l'amener au trouble psychologique, voire à la perte de sa personnalité et à l'incohérence langagière. L'exploitation des trois premiers romans de Ken Bugul a permis de relever l'influence de l'importance de la présence de la mère dans la vie de l'enfant, en particulier dans la vie de la fille qu'est Ken. Les diverses analyses ont contribué à justifier le choix du sujet de ce travail de recherche : « La relation mère-fille chez Ken Bugul à travers la trilogie: *le Baobab fou, Cendres et braises et Riwan ou le chemin de sable* ».

Quand on compare la vie de Ken Bugul à celle de sa grand-mère, à celle de sa tante maternelle et enfin à celle de sa mère, on constate qu'il s'agit d'une sorte d'héritage sur des générations. Comme Ken, aucune de ces femmes n'a vécu au foyer et aucune n'a eu une vie heureuse. Dans ce travail de recherche, afin de mieux aborder la problématique du sujet, il a d'abord été question de vérifier le type de liens qui existe entre Ken Bugul et sa famille d'une part, et les relations particulières entre elle et sa mère. A ce niveau, il s'est avéré qu'il y a eu rupture entre Ken et sa mère depuis l'âge de cinq ans où la mère l'a abandonnée sur le quai pour rejoindre la nièce Samanar.

Les hypothèses formulées à cet effet ont été vérifiées, car, Ken est née d'une famille wolof où les relations entre la fille et sa mère sont basées sur des principes et ont un très grand impact sur la formation de sa personnalité. Cette condition n'étant pas remplie pour Ken, cela la prédispose aux problèmes psychologiques et à une crise identitaire. Entre l'Afrique et l'Occident, ce fut pour Ken un choix difficile. Marginalisée dans sa famille, Ken se tourne vers l'Occident où elle espère mieux vivre. A la vie en Afrique, elle préfère donc celle en Europe. C'est ce qui a favorisé l'étude de la quête de l'identité chez Ken. En effet, l'analyse des divers témoignages et les rapprochements de faits confirment que la détérioration des relations entre Ken et sa mère est à l'origine de sa crise de personnalité et de sa crise identitaire.

Dès lors, les recherches menées dans la première partie pour savoir si ce départ a eu des répercussions sur la vie de Ken ont montré que Ken a été si affectée que toute sa vie durant, elle en a traîné des séquelles.

Par ailleurs, dans la deuxième partie du travail, les analyses ont permis de déduire que la rupture entre Ken et sa mère a eu un impact sur sa façon d'écrire. En ce sens, au-delà de la linéarité qui n'est pas nettement observée dans l'évolution de l'histoire, il y a une sorte d'anacoluthie qui transparaît dans les textes à travers la syntaxe ou la longueur des phrases. Mentionnons que la production littéraire chez Ken apparaît comme un témoignage de vie où l'auteur se dévisage mais aussi où chaque lecteur retrouve une part de complicité en tant qu'être humain d'abord, ensuite en tant qu'Africain ou

Européen. Cet aspect confère à la production une originalité dont elle est seule détentrice du secret.

Par conséquent, nous estimons avoir atteint l'objectif principal de ce travail qui est celui de montrer que l'absence de la mère fut un facteur nuisible à l'épanouissement de Ken aussi bien sur les plans social, intellectuel, que sur sa production littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

I- ŒUVRES EXPLOITEES (CORPUS)

- KEN BUGUL, *Le Baobab fou*, Dakar, NEA, 1983, 183p.
- KEN BUGUL, *Cendres et braises*, Paris, L'Harmattan, 1994, 190p.
- KEN BUGUL, *Riwan ou le chemin de sable*, Paris, Présence africaine, 1999, 230p.

II- AUTRES ŒUVRES DU MEME AUTEUR

- KEN BUGUL, *De l'autre côté du regard*, Paris, Présence Africaine, 1999, 190p.
- KEN BUGUL, *La folie et la mort*, Paris, Le serpent à plumes, 2003, 282p.
- KEN BUGUL, *Rue Félix-Faure*, Paris, Hoëbeke, 2005, 374 p.

- KEN BUGUL, *La pièce d'or*, Paris, Ubu édition, 2006, 300p.

III- TRAVAUX CRITIQUES SUR KEN BUGUL

- BOURGEA (M), “ Ken Bugul, *Le Baobab fou*”, in *Notre librairie, littérature sénégalaise*, N° 81, octobre –novembre, 1985, pp 193-194.
- CAZENAVE (O), “Roman africain au féminin et immigration : dynamisme du devenir” in *Changements au féminin en Afrique noire ; Anthropologie et littérature*, Paris, L’ Harmattan, 1999, pp 49-56.
- EKLOU (K) et GOUROUBERA (E), “ Pour vivre longtemps, il faut avoir des projets “ in *Le point au quotidien*, N° 537 du 25 novembre 1999, p 7 et p 10
- HUANNOU (A), “Ken Bugul, jusqu’au bout du tabou” in *Le matin*, N° 1572 du 28 août, 1999, p 4.
- HUANNOU (A), *Le roman féminin en Afrique de l’Ouest*, les éditions du Flamboyant, l’Harmattan, 1999, 223 p.
- HUANNOU (A), « La crise identitaire du héros africain, un thème récurrent » in *francophonie littéraire et identité culturelle*, Paris, 2000, L’Harmattan, pp57-67.
- KAKPO (M), *Créations burlesques et déconstruction chez ken Bugul*, Cotonou, les éditions des diasporas, 2001, collections Osiris-Essai N°1, pp 23-35.

- MAGNIER (B), “ Ken Bugul ou l’écriture thérapeutique” in *Notre librairie littérature sénégalaise N° 81, octobre-Novembre 1985*, pp 151-155.
- MENSAH (A), “ Sénégal / Bénin, Ken Bugul “ in *Planète Jeunes-Bénin N° 33 Juin-Juillet 1998*, p 10.
- MONGO-MBOUSSA (B), “ La passion de la liberté” in *Notre librairie, actualité littéraire*, 1999-2000, pp 104-106.
- ZANTOU (P), “ J’ai retrouvé la liberté de l’oralité “ in *Les Echos du jour*, N° 694 du 26 Mai 1999, p 3.
- ZANTOU (P), “Ken Bugul retourne au bercail” in *Planète jeunes-Bénin N° 50 avril -mai 2001*, p 3.

IV- AUTRES REFERENCES

- BERGER (G), *Traité pratique d'analyse du caractère*, PUF, Paris, 1971, 270 p.
- CLAUSSE (A), FURSTENAÜ (J ;P) ; OURY (F) ; VASQUEZ (A) ; LAGUILLAUMIE (P), FREINET (C), DIETRICH (T), *Pédagogie : éducation ou mise en condition* ; Paris, 1974, François Maspero ; 190p.
- DIOP (A –B), *La famille Wolof* ; Karthala, 1985, 260 p.
- FILLOUX (J-C), *La personnalité*, Paris, 1957, PUF, 128 p.
- FRANGNE (J), *Traité de pédagogie*, Paris, 1977, Nathan, 287p.
- FREIRE (P), *Pédagogie des opprimés suivi de conscientisation et révolution*, Paris, 1974, FM / petite collection Maspero, 202p.
- GATTEGNO (C), *Introduction à la psychologie de l'affectivité et à l'éducation à l'amour* ; Paris, 1952 ; Delachaux et Niestlé ; 126p.
- GREIMAS (A-J), *Maupassant : la sémiotique du texte, exercices pratiques*, Paris, Seuil 1976 ; 271p.
- KRISTEVA (J), *Etrangers à nous-mêmes* ; Paris, Gallimard, 1988, 295p.
- HUMBERT (P), *Le premier lien, théorie de l'attachement*, Paris, Odile Jacob, 2003, 278p.
- MIALARET (G), *Introduction aux sciences de l'éducation*, Paris, 1985, Unesco-Delachaux et Niestlé, 110 p.
- POUSSIN (G), *Les enfants du divorce ; psychologie de la séparation parentale* ; Paris, Dunod, 1997, 230 p.
- PROVOST (M), TREMBLAY (R), *Famille, inadaptation et intervention*, Presses Universitaires de Nancy, Paris, 1988, 195p.
- SEGALEN (M), *Sociologie de la famille* 5^{ème} éd, Paris, Armand Colin, 2000, 286 p.
- YEBOU (R), *Aspects de l'originalité dans la création romanesque chez Jérôme CARLOS* Université d'ABOMEY –CALAVI mémoire de maîtrise 2000-2001 93p

IV- OUVRAGES GENERAUX

- AKTOUF (O), *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitative*, Québec, 1992, PUQ, 213p.
- BARDIN (L), *L'analyse du contenu*, Paris, 1977, 233p.
- BEAUD (M), *L'art de la thèse*, Paris, 1986, La découverte, 156p.
- BOULANGER-BALLEYGUIER (G) : *La recherche en sciences humaines*, Paris, 1970, Editions Universitaires, 156p.
- DOVERO (F), *Guide de l'étudiant en sciences pédagogiques*, Paris, PUF, 350p.
- GIROUX (A), GIROUX (R-F) : *Penser, Lire, Ecrire (Introduction au travail intellectuel)* Canada, 1989, Presses de l'Université d'Ottawa, 76 p.
- GUITON (J), *Le nouvel art de penser*, Paris, 1979, Editions Aubier -Montaigne, 159p
- HUANNOU (A), *La littérature africaine en 20 thèmes et 1275 citations, lycée et collèges*, Editions CIREF, Cotonou, 2013, 272 p.
- KOUDJO (B), *Conseils pratiques pour la rédaction de la présentation des travaux scientifiques (article rapport de stage mémoire, thèses,)* UNB, Flash DLM, juin, 1985, 32p.